





**Cornel Nistea**

**L'INNOCENCE DU SERPENT**

**TEOGNOST  
Cluj-Napoca**

© Teognost, 2005  
ISBN 973-87255-2-6

## **Parcours biographique et littéraire**

L'écrivain Cornel Nistea est né en 1939 dans la commune de Sălciua, dans les Carpates Occidentales, une région rurale montagneuse de la Roumanie, ayant gardé son cachet archaïque jusque dans les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale. Il est le dernier des quatre enfants de la famille. Il vit pendant une période trouble, caractérisée par des changements importants. Son enfance sera marquée par les événements de l'époque, qu'il reçoit, avec la sensibilité qui le caractérise, d'une manière dramatique, qu'il s'agisse des dernières années de la guerre – son père est mobilisé dans le Bataillon fixe –, des effets de la sécheresse, ou de l'instauration de la dictature communiste. C'est un long cauchemar qui commence avec les rationnements alimentaires, l'arrestation et la condamnation de beaucoup de personnes pour des raisons politiques. En 1953, son père est exclu du parti unique, et les trois petits frères, parmi lesquels le futur écrivain, sont exclus

de l'internat. La même année, Cornel Nistea rate son examen d'entrée au lycée dans des conditions mystérieuses, après quoi il suit les cours d'une école de sylviculture pendant trois ans, avec une passion particulière, remplacée quelques années après par la littérature, ce qui le déterminera à suivre les cours de la faculté de philologie de Cluj-Napoca, où il s'initiera à la littérature universelle. Il passe une partie de son temps à *La Verte*, un café où il lit et écrit avec une grande intensité. Après le service militaire, il travaille au Comité des Arts et de la Culture du département d'Alba, et dans sa qualité de responsable de l'éducation et de la « culture de masse », il entreprend une étude sociologique audacieuse, dans laquelle il met en évidence, entre autres, l'incompétence et le manque de popularité de l'activiste communiste, ce qui mène à l'exil de l'écrivain, du chef-lieu à la campagne, où il travaille en tant que professeur de langue et de littérature roumaine pendant 16 ans, jusqu'à la chute de la dictature communiste, en 1989. Avec toutes les difficultés liées à la navette et au logement, ce seront les années les plus fertiles du point de vue de l'écriture. Il publie régulièrement de la prose dans les revues littéraires, et en 1984, après une longue attente, il voit paraître son volume de nouvelles et

de récits *Focuri în septembrie* « Flammes de septembre » chez Cartea Româneasca, la plus prestigieuse maison d'édition du pays, volume sérieusement amputé par la censure communiste. Etant donné que, par une négligence du rédacteur en chef, il peut voir le compte-rendu des censeurs, dans lequel ses proses sont qualifiées de « haineuses », il se saura surveillé par les forces de la « Securitate » et renoncera à certaines amitiés. Il entre dans une longue période d'inhibition dont il ne sort qu'avec la Révolution anticomuniste de 1989, moment où il devient rédacteur dans la prestigieuse revue de littérature *Discobolul*, où il publie beaucoup de ses écrits, mais aussi des fragments de ses romans *Inocența Șarpelui*, « *L'Innocence du serpent* », qui paraîtra en l'an 2000, et *Amintiri din Șezlongul albastru*, « *Souvenirs de la chaise longue bleue* ». Pendant l'hiver 2004, il publie une nouvelle, *Colonia de vulturi*, « *La colonie de vautours* », et en automne, un recueil de nouvelles, *Papagalii mei adorați*, « *Mes perroquets bien-aimés* ».

Dans sa création, Cornel Nistea cultive surtout le *réalisme magique*, d'un *pittoresque énigmatique et singulier*, l'*insolite des situations* et la *verve de la narration*, ce qui le rapproche surtout de la prose sud-américaine.



## L'évasion du labyrinthe

Je n'ai plus l'ombre d'un doute, j'ai trop douté jusqu'à maintenant. Voici comment c'est arrivé.

Dans la deuxième ou troisième année d'université, après des vacances d'hiver ratées, je me suis retrouvé, pour la première fois, en travaux dirigés, sur le même rang qu'une de mes camarades, avec laquelle je n'avais échangé que quelques vagues mots auparavant. Je ne sais pas ce qui me l'avait fait remarquer parmi les autres étudiantes dans la salle presque pleine. Il y avait chez elle quelque chose de nouveau qui m'avait déterminé à la rejoindre et à lui demander la permission de m'asseoir à côté d'elle, cela pouvait être sa coupe de cheveux marrante, en forme de palmier, avec une longue mèche pendant sur sa joue du côté gauche, mais cela pouvait être aussi autre chose, un sentiment imprécis que je ressentais pour elle, l'étrange désir de la séduire peut-être, d'autant plus que je l'avais toujours vue seule, personne ne l'attendait jamais à la sortie des cours, et j'ai dû me dire que c'était tout ce que pouvait attendre le

prédateur que je pensais être à l'époque. Le fait est que j'avais parcouru une longue période de blasement et que je ressentais le besoin d'un changement. L'occasion venait de se présenter... Des années plus tard, cela m'a paru invraisemblable et je me suis demandé si tout n'était pas arrivé seulement dans mon esprit, lorsque j'avais décidé d'écrire un roman avec comme point de départ un épisode de ce genre, mais à présent, tout m'est devenu clair, et il ne me reste plus qu'à raconter les faits. Il m'a semblé d'abord étrange de voir que ma proposition ne suscitait aucun effet particulier chez ma camarade, aucun étonnement, et que si je me souviens bien elle est même restée indifférente, dans un état d'innocence qui me contrariait. Je l'ai scrutée un moment, pas longtemps parce que le chargé de cours n'a pas tardé à entrer dans la salle. On discutait, je pense, un sujet de dialectologie, une discipline que je n'avais pas en estime, et je n'avais aucune envie de me prendre la tête avec les problèmes périmés et sans aucun avenir de l'histoire de la langue, de débattre toutes sortes de théories sur les dialectes, s'ils versent ou non dans une langue à l'origine commune, s'ils peuvent ou non former une nouvelle langue. Je me morfondais d'avoir fait l'imprudence d'aller aux cours ce jour-là, et je ne savais pas comment soulager ma peine. J'ai

regardé ma collègue, scrutant sa physionomie avec attention, et toute hésitation m'a quitté. Je lui ai lancé sur un bout de papier le défi d'entrer avec moi dans un jeu de l'imagination, d'écrire ensemble une nouvelle : on serait dans une cabane au milieu des montagnes, surpris par une chute de neige, nous attendrions avec impatience le beau temps afin de pouvoir faire du ski. Ma collègue lut assez calmement, elle eut un sourire condescendant et me le rendit sans aucune réponse, continuant à faire attention aux problèmes discutés dans le séminaire. Son attitude m'intriguait, me paraissant en contradiction totale avec sa tenue extravagante. A l'époque, je ne concevais pas que quelqu'un puisse entrer dans la faculté de philologie sans avoir l'ambition de devenir écrivain. Je me suis proposé tout de suite de la détester pour ce grave manquement.

Quelques jours plus tard, j'allais constater que mon défi n'était pas resté dépourvu d'écho. A chaque fois que je la rencontrais dans les couloirs de la faculté, dans les salles de cours ou de séminaires, ma collègue avait pour moi un sourire mystérieux, sinon complice. Elle avait peut-être déjà, dans son esprit, une version à elle du scénario d'escapade dans les montagnes, pour cet hiver même, et en me voyant elle s'amusait de quelque

aventure commune connue par elle seule, ou bien de me voir dépourvu du courage de transformer l'histoire imaginée en réalité.

Mes paroles jetées comme un jeu faisaient peut-être leur effet sans que nous ne puissions plus les arrêter. Je me les suis imaginées plus tard comme des serpents, plus ou moins venimeux, guettant entre les pierres des montagnes caressées par le soleil, juste à côté du sentier que nous traversions, cette fois en été. C'était l'hiver, et le sourire énigmatique de ma collègue me rendait fou. J'étais tenté de renouer le dialogue avec elle, de mettre au point notre scénario, voire même de parfaire l'oeuvre, mais quelque chose me retenait, peut-être bien sa féminité d'une excessive et secrète intimité ou autre chose, je n'ai jamais pu le savoir.

C'était sans aucun doute la puissante impression de l'hiver. J'étais arrivé à la maison pour les vacances de Noël pendant qu'il neigeait comme dans un conte, avec de gros flocons, et lorsque je suis passé au-dessus de la rivière légendaire, toute couverte de neige elle aussi, j'ai eu l'impression de pénétrer dans un espace réservé au bonheur, où j'étais attendu par la femme bien-aimée. J'étais revenu à la faculté dans la grande ville, en emportant cette impression, malade d'un vague désir.

A l'époque, je me trouvais dans ma *période verte*, que j'ai dénommée ainsi plus tard parce que je passais le plus clair de mon temps chez *La verte*, un café élégant et tranquille où on ne buvait pas d'alcool et on ne fumait pas. Je profitais à fond de l'arrêt de maladie pour 40% des cours et des séminaires, que je venais de décrocher. J'y allais tôt le matin, je m'installais confortablement à l'une des tables, sur le canapé tapissé de vert, à côté de la fenêtre, et je me faisais apporter mon petit déjeuner par une dame encore jeune et belle. Sur un plateau ovale en argent on avait déposé la tasse de thé ou de café, le sucrier, le pot de confiture et les biscuits ou le croissant croustillant, toujours frais, dans une symétrie fascinante qui m'évoquait une peinture impressionniste. Je n'avais qu'à approcher mon visage de la tasse de thé ou de café, et j'avais tout le corps traversé de frissons, à l'effet euphorisant des plantes exotiques, comme d'une potion miraculeuse contenant immanquablement de l'opium. Dans ces moments-là, j'oubliais tout à coup le marasme quotidien, la monotonie des cours et des séminaires, la mine blasée de certains professeurs, aussi bien que l'esprit étroit de certains collègues de foyer à l'attitude conformiste. Là-bas, chez *La verte*, pendant quelques heures, tandis

qu'un chargé de cours fidèle au programme faisait l'éloge de Bolliac?, je me plongeais dans la lecture d'ouvrages littéraires de grande valeur, je prenais des notes, ou bien j'écrivais ou j'imaginai des scénarios de nouvelles ou de romans sans être dérangé par personne. C'était un exercice nouveau et profond, que j'aurais été incapable de définir si quelqu'un me l'avait demandé, mais j'avais découvert sans le savoir une modalité de vivre heureux pendant quelques heures. Je pouvais écrire même dix ou quinze pages, la plupart du temps avec des tâtonnements pénibles, parce que j'aimais reprendre à chaque fois depuis le début et je n'arrêtais pas avant d'être trempé de sueur, à cause de l'émotion et de la fatigue.

Plusieurs jours s'étaient écoulés, sans que j'aie mis les pieds à la faculté. Lorsque enfin j'y suis passé, j'ai donné à lire à ma collègue un récit de seulement quelques pages intitulé *La chute de neige*. On était, je pense, dans un autre séminaire, j'ai oublié si c'était de dialectologie ou d'histoire de la littérature, quand j'ai de nouveau demandé à ma camarade la permission de m'asseoir à côté d'elle. Elle a lu l'histoire avec un léger étonnement, mais souriante, méfiante pourtant. Vers la fin de la lecture j'ai vu se glisser sur son visage l'ombre de

l'angoisse et de la tristesse. La fin de l'histoire l'avait déçue. Elle avait peut-être imaginé autrement notre cohabitation de deux semaines dans une cabane au milieu des montagnes, secouée par un terrible orage. La voyant si triste, je lui ai promis de récrire l'histoire, et surtout de refaire la fin, de lui donner une fin heureuse. Je me sentais coupable, et je ne pouvais pas lui expliquer ce qui s'était passé. Maintenant il n'y avait plus rien à faire, parce qu'elle interprétait probablement le tout comme une menace de malheur. Parfois je la voyais dans la foule d'étudiants – on était plus de deux cents garçons et filles dans la promotion – plutôt affligée que pensive et j'avais peur que ce ne fût mon histoire qui ait provoqué en elle cet état de tristesse profonde. Pendant un certain temps je n'ai plus mis les pieds à la faculté pour ne pas l'attrister davantage; j'avais repris mes incursions chez *La verte* dans l'idée de récrire l'histoire. Je l'ai relue plusieurs fois avec la plus grande attention. Je n'avais rien à me reprocher. Dans mon histoire, j'étais l'homme jeune, tendre et protecteur, et elle venait le soir, après avoir passé de longs moments dans nos fauteuils un livre à la main, et s'asseyait toujours à mes pieds, comme une petite chatte, et toute heureuse elle appuyait sa tête contre mes genoux. Je ne pouvais pas voir ce

qui avait pu la fâcher. Notre séparation précipitée ou mon prochain départ à l'étranger?...

J'ai essayé plusieurs fois de réécrire l'histoire, mais à chaque fois sans succès. Maintenant, j'ai réussi à trouver une explication. Les coupables pour mon échec étaient Dostoïevski, Kafka, Camus, mais surtout Hemingway, qui m'avaient appris à créer pour mes héros des situations limite avec des confrontations dramatiques et une fin tragique. Je n'ai pas prêté une trop grande importance, à l'époque, à la façon dont un simple énoncé diffusé par les paroles éveille les sentiments.

Mon échec à réécrire l'histoire attablé chez *La verte* m'a fait détester le lieu et camper ailleurs. Pas loin du Conservatoire de musique, on venait d'ouvrir un café fraîchement meublé et décoré et avec des serveuses sympathiques. Là, on fumait et on buvait de l'alcool, et je me suis conformé aux habitudes du lieu. L'atmosphère est devenue bientôt désolante, à cause des amateurs de spiritueux et autres sensations fortes, essayées surtout par les jeunes. Il n'était pas question ici de lire ou d'écrire, et alors je me suis habitué à prendre des notes, que je m'imaginai utiliser plus tard dans des histoires ou des romans. J'allais de moins en moins à la faculté, parce que j'avais pris la mauvaise habitude

de me rendre dans cet endroit, où je dépensais pour l'alcool et les cigarettes le peu d'argent de poche que m'envoyaient mes parents. L'inévitable s'est produit quelques semaines plus tard, avec les premiers partiels, qui m'ont valu soit de mauvaises notes, soit d'être recalé, de sorte que j'ai perdu ma bourse. Que pouvais-je faire, dire à mes parents que je les avais déçus à cause d'un scénario érotique échoué? Je ne pouvais pas faire cela, de sorte que j'ai vécu pendant une période avec le petit supplément envoyé clandestinement par ma mère, qui m'aurait bien envoyé un peu plus si je lui avais avoué les prouesses de son fils bien-aimé.

C'est à cette époque-là qu'est arrivé un autre événement qui m'a également dérouté : ma collègue a changé sa coupe de cheveux en palmier, et j'ai su à ce moment-là que notre relation devenait impossible. Si on se rencontrait dans les couloirs de la faculté ou à quelque heure de cours ou de séminaire, on se saluait maintenant d'une façon neutre. Il me fallait oublier B. et tout ce qui s'était passé et commencer à travailler sérieusement pour récupérer et regagner ma bourse, et je décidai de fréquenter plus assidûment la Bibliothèque de l'Université, où les conditions de travail et d'étude étaient excellentes, pour la lecture comme pour

l'écriture. Par conséquent, la fin de l'année universitaire me trouvait fatigué et stressé. J'avais eu de bonnes notes à certains examens, j'en avais laissé d'autres pour la session d'automne afin d'obtenir la moyenne nécessaire pour la bourse, mais cela signifiait un nouvel effort ainsi qu'un autre stress, ainsi que l'idée de me trouver à la merci des professeurs examinateurs. J'avais absolument besoin d'un remède, qui n'a pas tardé d'apparaître. J'ai obtenu par AS une place dans une station de montagne. Cette année-là, j'ai choisi Sinaïa, par un caprice qui me rappelait la vie mondaine de nos écrivains de jadis, dont je m'étais proposé de suivre l'exemple. Ensuite, l'homme et le créateur que j'étais voulaient être libres, et qu'on leur assure, par une obligation établie je ne sais quand et par qui, le confort, la nourriture et des services de qualité. Et je n'étais pas loin de la vérité, car le nouveau dictateur communiste de la Roumanie, qui venait de statuer son apparition par un congrès qui allait avoir lieu cet été-là à Bucarest, tenait absolument à prouver à son peuple et au monde entier la supériorité de la société socialiste par rapport à la société capitaliste, périmée, et trouvée dans un état de putréfaction avancé, et il s'était établi comme premier objectif la croissance du

niveau de vie du peuple, en nous offrant aussi, à nous les jeunes, l'illusion d'une liberté facile. On venait de libérer de prison les dernières élites de la culture roumaine, et maintenant il ne manquait plus aux jeunes écrivains, pour créer des œuvres immortelles, qu'un peu d'expérience de vie, des conditions pour écrire et des modèles littéraires dont ils puissent s'inspirer, et ces modèles commençaient à apparaître. En quelques années, les maisons d'édition de l'Etat ont traduit et fait paraître des livres de la littérature universelle de grande valeur, parfois aussi d'une audace démesurée, que nous dévorions avec un appétit qui me faisait peur.

Pendant les trois semaines passées à Sinaïa, tout semblait être en harmonie avec les idées géniales du dirigeant bien-aimé du parti unique, lancées au congrès. A partir de Sinaïa j'ai fait cet été-là plusieurs excursions et randonnées. Pendant l'une d'entre elles, un ingénieur qui travaillait dans un institut de recherche, et avec qui je m'étais lié d'amitié, a manifesté son désir de faire de l'ascension avec notre groupe, mais aussi une étudiante de Bucarest dont j'avais fait la connaissance au restaurant de l'hôtel. Nous avons traversé les montagnes de Bucegi dans la vallée de la Ialomița, et en cours de route l'étudiante de

Bucarest s'est liée d'affection avec moi, cherchant toujours ma compagnie, de sorte que nous sommes devenus bientôt amis. L'ingénieur est resté dans l'une des cabanes du trajet, je ne sais plus laquelle, Peștera ou Piatra Arsă, et à un moment donné la fille de Bucarest, avec une nostalgie étrange dans son regard, m'a suggéré de nous séparer du groupe trop bruyant et de continuer notre randonnée à deux, sur un trajet qu'elle connaissait très bien. L'expérience fut étrange. Après deux heures d'ascension sur les sentiers montagneux, parlant de tout et de rien afin de mieux nous connaître, dès que nous avons dépassé Piatra Arsă, sur le sentier qui passait entre les genévriers, et nous avons pris notre route vers les crêtes de la Coștila, ma nouvelle amie a commencé à devenir de plus en plus agitée. Nous n'avions pas gravi la crête, qu'elle s'agrippait à mon bras, saisie de panique. Bientôt elle s'est mise à crier : « J'ai peur! J'ai peur! » Elle tremblait de tout son corps et je lui ai proposé de trouver un endroit pour nous reposer, et pour qu'elle puisse se calmer. Nous sommes arrivés enfin sur la crête, parce qu'elle l'avait souhaité. De là-haut, elle a longuement promené ses regards sur les chaînes montagneuses et les crevasses de la proximité, plongées dans le brouillard. Elle n'avait plus peur,

et je n'avais plus de raison de m'inquiéter. Elle m'a proposé, sans aucune explication, de passer la nuit au chalet Caraiman, et j'ai été d'accord. Le soir nous sommes sortis nous asseoir au bord de la petite rivière à proximité du chalet. Une grande lune avait fait son apparition, et elle m'a prié de la prendre dans mes bras. Pendant quelque temps, nous nous sommes laissé séduire par le charme de la nuit et le murmure merveilleux de la petite rivière. A un moment donné elle a cherché ma main et m'a demandé avec étonnement : Mais, tu n'as pas de bague? Dommage. A la pleine lune, on doit absolument toucher sa bague pour avoir de la chance et devenir riche. » Il était tard. Minuit avait dû sonner lorsque nous sommes entrés dans le chalet pour aller dormir.

Le matin elle s'est réveillée toute triste. Nous sommes allés à la petite rivière pour nous laver. Elle a regardé son visage dans le miroir de l'eau et, un instant, j'ai cru revoir ma collègue dans l'histoire que je lui avais dédiée. Cette transformation m'inquiétait. Que pouvais-je faire? Nous sommes partis tard vers Sinaïa, parce qu'elle a voulu monter jusqu'à la Croix. Sur le chemin du retour, nous nous sommes arrêtés dans une vallée pour nous reposer et casser la croûte. J'ai pensé que c'était l'occasion

de lui demander quelle était la raison de sa panique sur la Coștila. Elle m'a avoué qu'elle avait voulu faire l'ascension avec notre groupe dans les montagnes de Bucegi parce que je lui rappelais son ami qui avait trouvé la mort dans une des crevasses là-bas pendant une randonnée par temps de pluie sur un trajet avec des parties glissantes.

Cette substitution ne m'a pas réjoui, mais j'ai accepté la réalité en pensant que, tout comme dans mon histoire, la faute pour tout ce qui était arrivé était portée par les paroles, qui, si elles avaient fait souffrir B., avaient mené cette fois à un malheur.

En arrivant à Sinaïa, avant d'entrer dans la villa où elle était hébergée, je l'ai priée de s'asseoir un moment sur l'un des bancs de l'allée. Je voyais pour la première fois qu'elle avait les yeux bleus. Elle m'a dit sans beaucoup de conviction : « Tu sais, j'ai pensé éviter pour un moment ces montagnes de Bucegi, bien qu'elles se trouvent sur notre route, en venant de Bucarest. Je te prie de me pardonner cette crise de nerfs sur la Coștila... ».

C'était une semaine remplie de tristes histoires. En racontant à mes collègues l'histoire avec E., elles m'ont appris qu'une autre étudiante de Bucarest avait voulu mettre fin à ses jours toujours là-bas, sur la Coștila, parce qu'elle avait été abandonnée

par son bien-aimé. Mais l'étudiante n'avait pas pensé au fait que la neige était glacée, elle s'était jetée dans le vide sans pouvoir provoquer une avalanche. Craignant d'être dévorée par les bêtes sauvages, elle avait crié au secours. Quelqu'un avait entendu ses cris et prévenu les secouristes, qui l'avaient trouvée après plusieurs heures au fond de la vallée avec les oreilles, les mains et les pieds glacés, et elle est restée infirme pour le reste de ses jours. L'histoire m'a semblé peu vraisemblable et j'ai commencé à rire d'un tel choix irréfléchi. Pendant ce temps E. est apparue. Elle partait pour Bucarest et voulait faire ses adieux. Elle leur a demandé pourquoi je riais, et elle lui ont dit la raison. E. m'a regardé et elle a dit comme pour elle-même : « C'était la vérité même, tu peux en être sûr. » Elle a embrassé les filles, et ensuite elle m'a tendu sa petite main, aux doigts minces et délicats, que j'ai prise et j'ai retenue pendant quelques instants, saisi par une étrange timidité.

Dans les années qui ont suivi il n'y a pas eu un seul été sans que je revienne dans les montagnes de Bucegi avec mon groupe d'amis, attiré par l'appel secret de la montagne. A chaque fois que je suis monté sur les crêtes de la Coștila et je suis descendu pour passer la nuit au chalet de Caraiman, en restant

pendant des heures au bord de la rivière pour écouter son murmure, j'avais toujours l'impression d'entendre la voix de E. et de sentir la chaleur de son souffle, comme cette nuit à la pleine lune lorsqu'elle m'avait prié de la prendre dans mes bras.

L'été qui a suivi cette troublante histoire avec E., puisque mon amie avait refusé de m'accompagner à la montagne, j'ai persuadé L., une étudiante en troisième année de la faculté de mathématiques, de venir avec moi; elle était passionnée de musique et de littérature, et elle avait fait quelques années de sport de compétition. A ses côtés, j'ai gravi des hauteurs vertigineuses, et j'ai traversé des crevasses et des abîmes effrayants. Elle s'était proposé de me séquestrer pendant une semaine dans son studio du Quai, au huitième étage, pour écouter du Mozart et du Vivaldi. Mais nous n'avons pas eu le temps de le faire, parce qu'il s'est trouvé que cet été-là j'ai épousé une fille charmante.

La fascination de la montagne, la séduction des hauteurs ne m'ont jamais quitté, et une année après je suis revenu dans les montagnes avec ma femme. Cette fois j'ai choisi de monter sur le Făgăraș. Nous sommes montés sans regarder la carte, de Bâlea-Lac vers le sommet de Capra sur un trajet dangereux, privilégié des initiés de l'escalade. Bientôt le petit

sentier est disparu et nous avons été obligés de nous diriger vers le sommet sur des herbes âpres, sèches et glissantes. Nous avons réussi à garder notre calme et, en nous encourageant réciproquement, nous avons réussi à revenir sur le trajet initial. Nous étions déjà à plus de deux mille mètres de hauteur, et à tout moment nous pouvions être surpris par un orage dévastateur. Nous sommes arrivés aux croix et nos émotions ont augmenté. Nous avons traversé des moments encore plus difficiles en arrivant aux chaînes, nous avons été forcés de franchir une cloison rocailleuse très abrupte, alors qu'au dessous s'ouvrait un abîme de quelques centaines de mètres, au fond duquel scintillait le miroir d'un lac glaciaire. Nous approchions Strunga Ciobanului, lorsque j'ai cru reconnaître dans un groupe d'excursionnistes l'étudiante de Bucarest avec laquelle j'avais escaladé les montagnes des Bucegi. Elle cherchait encore sur les sentiers de montagne les traces de son bien-aimé qui avait trouvé la mort dans l'une des crevasses de Coștila. Elle s'est arrêtée saisie d'étonnement, à quelques pas en face de moi, et m'a regardée sans en croire ses yeux, comme un chamois devant une crevasse infranchissable qui se serait ouvert devant lui. Je n'ai pas eu le temps de me ressaisir. Quelque part, devant moi, comme d'un autre monde, j'ai

entendu la voix de ma femme m'appeler : « Allez, viens ! Pourquoi restes-tu planté là?! » J'ai tressailli avec un sentiment de culpabilité sans fondement et je me suis pressé de la rejoindre. J'ai cru découvrir dans ces moments une nouvelle dimension humaine, celle d'une étrangeté interdite aux autres, et qui se manifeste parfois tel un cri qui peut à peine être perçu, toujours douloureux. Et pendant que je pressais le pas, j'ai tourné mes regards vers le groupe d'excursionnistes dans lequel j'avais cru reconnaître E. L'une des filles justement regardait aussi en arrière. Elle m'a fait un signe de la main et, pendant que je m'efforçais de faire de même, j'ai reconnu mes propres paroles : « Non, ce n'est pas vrai, chamois de la montagne! Je ne suis pas celle que tu crois. C'est en vain que tu regardes en arrière en reniflant ! »...

Et il m'a semblé alors me trouver dans une impondérabilité inexplicable. J'ai continué à regarder en arrière, mais à présent le groupe dans lequel elle aurait pu se trouver était déjà loin. Quelques années plus tard, cet état étrange m'a été confirmé par L., lorsque je l'ai rencontrée tout à fait par hasard sur l'aéroport Otopeni et que nous avons parlé entre deux vols. Elle m'a rappelé son rêve du chalet de Padina, et qu'elle faisait deux ou trois fois par an. Elle avait rêvé que, dans notre chemin vers un

sommet, nous avons été surpris par un orage, et je continuais ma route tout seul, en la laissant dans la difficulté. Elle m'avait appelé désespérée, mais l'orage s'intensifiait et je ne pouvais pas l'entendre. Elle était contente de m'avoir rencontré, et je lui ai proposé de faire un saut à la Casata pour manger une crème de marrons et boire un café, comme jadis. C'était impossible, son vol décollait dans une demi-heure. Incroyable! Le hasard a fait que j'ai de nouveau rencontré L. en Israël, à Tel Aviv ou à Jérusalem, ou plutôt à Capharnaüm, sinon sur la Montagne des Félicités ou sur le bord du Jourdain à l'endroit du Baptême. Cette fois non plus, elle n'a pas raté l'occasion de me rappeler son rêve. Elle ne l'avait pas oublié. Il faisait sans doute partie de ses plus vives et plus douloureuses souffrances, tout comme je reviens toujours dans mes pensées à ce moment miraculeux des Bucegi, sur le bord de la petite rivière à côté du chalet Caraiman où j'avais serré dans mes bras cette étudiante de Bucarest dans un soir d'été à la pleine lune.

J'avais fini la faculté et, après un bref stage pédagogique dans la Dépression de la Transylvanie, j'ai été embauché comme inspecteur au Comité de Culture et d'Art d'Alba-Iulia. Un jour, après la séance

habituelle de travail du lundi, l'un de nos collègues nous a annoncé, je n'ai pas compris pour quelles raisons, qu'il allait adopter une petite fille de l'orphelinat de la ville. Cela n'a pas produit un grand effet. Pourtant, T.B., le plus âgé parmi nous, a demandé au futur père s'il connaissait les parents de la petite, à quoi notre collègue a haussé les épaules, comme si cela n'avait aucune importance. Quelques minutes plus tard, T.B. est entré dans le bureau où je travaillais et m'a dit avec conviction : « Ce salaud est en train d'adopter sa propre fille, tu sais ! N'oublie pas ce que je te dis!... » Je n'ai jamais compris l'avertissement de T.B., comme si le fait que quelqu'un puisse adopter son propre enfant me semblait inimaginable. L'histoire m'a semblé étrange, elle a commencé à me tourmenter, et le soir, lorsque je suis rentré chez moi, je me suis assis au bureau et j'ai écrit sans interruption une trentaine de pages de roman, aiguillonné sans doute par l'avertissement si ferme de T.B., un roman auquel j'ai même trouvé un titre : *Le charmeur de vipères...* Au centre du roman j'ai mis le jeune scientifique avec lequel j'avais fait de l'escalade dans les Bucegi et que nous avions perdu en cours de route, et dont les escapades répétées s'étaient soldées par un événement dramatique. D'une certaine façon, j'avais l'occasion

de remettre en valeur des moments de mon histoire *La chute de neige*, par laquelle j'avais suscité sans le vouloir la souffrance de ma camarade de classe, celle à la coupe de cheveux en palmier. Pendant un moment, j'ai abandonné le roman. Dans le pays se passaient des choses sans précédent, qui menaçaient clairement la liberté de création. Il me semble entendre encore l'odieux dictateur proférer de la tribune d'une séance plénière du parti unique : « Ecrivez tout ce que vous voudrez, nous allons imprimer ce qui nous convient ! » Malgré tout cela, dans les années qui ont suivi, quelques ouvrages de valeur ont réussi à tromper la vigilance de la censure, parmi lesquels un de mes livres.

Quelques années plus tard, les collègues de Cluj m'ont invité à participer à la réunion organisée tous les cinq ans à la faculté. Comme je n'avais pas participé aux deux premières réunions, pour différentes raisons, je me suis dit que c'était le moment d'y aller, de voir ce qui restait de ce que nous étions jadis, de me regarder à travers le regard curieux et critique de mes collègues. Je n'ai pas du tout été surpris de rencontrer dans l'un des couloirs de la faculté B., ma camarade de cours, à qui j'avais demandé la permission de m'asseoir à côté d'elle au séminaire de dialectologie. Elle avait la même coupe de

cheveux en palmier, avec la mèche longue pendant du côté gauche. Elle était venue habillée dans son tailleur rose bonbon des années de faculté, même si quinze ou même vingt ans s'étaient écoulés depuis. Elle était tout aussi extravagante et souriante, et pourtant un peu plus plate, gardant encore une légère ombre de tristesse dans ses regards. Nous avons été tous les deux contents de nous revoir, sans doute curieux d'apprendre des choses sur nos évolutions respectives. Elle me toisait avec un air incrédule, voyant que j'étais marié et qu'une belle dame élégante se tenait à mon bras. Elle avait lu mon histoire dans le volume, que je lui avais dédié dans mon esprit, et elle m'avait pardonné pour les petites méchancetés masculines commises par mon personnage. J'ai appris qu'elle avait épousé un ingénieur dans les constructions dont elle avait divorcé après à peine deux ans, pour épouser le fiancé de sa cousine, un chercheur à la faculté de biologie, qui n'avait pas pu l'accompagner à notre réunion parce qu'il était aux Etats-Unis ou au Canada dans le cadre d'un partenariat scientifique. Et pourtant, il y avait quelque chose d'autre dans sa vie, dont elle n'aimait pas parler, et ce quelque chose, beaucoup plus intime et plus douloureux, allait se transformer dans une autre réalité, que j'ai appelée d'une façon générique *L'Innocence du Serpent*.

## L'enveloppe d'Illinois

Un jour, pendant que je préparais mon café de dix heures, le facteur sonna à la porte, me faisant tressaillir sous le coup d'une émotion inexplicable. Lorsque j'ai ouvert la porte, le facteur sortait justement de son énorme sac une grande enveloppe assez ventrue, et il m'a prié de signer l'avis de réception. Pendant un moment, je suis resté abasourdi, l'enveloppe à la main, en proie à l'inquiétude donnée par le tintement de la sonnette, et puis je suis sorti sur la terrasse pour voir dans quelle direction le facteur s'était dirigé, comme si cela avait la moindre importance, mais il avait disparu par l'une des ruelles latérales et je ne l'ai plus aperçu. Enfin, je suis revenu dans ma chambre polyvalente, mes émotions se sont calmées et j'ai commencé à regarder l'enveloppe avec un certain détachement. J'ai constaté que ce que j'avais dans mes mains n'était pas une enveloppe ordinaire, comme celle par laquelle quelque maison d'éditions perdue retournait mes poèmes diurnes, mais d'une enveloppe confectionnée dans un papier spécial,

expédiée par un particulier d'Illinois – Etats-Unis, que je pensais n'avoir jamais connu. Mais la correspondance avec les étrangers m'est interdite, me suis-je dit, et je m'étonnais que le facteur eût transgressé le premier la consigne donnée par les autorités et les instructions concernant les relations des citoyens avec les personnes de l'étranger, et moi, d'autre part, en signant l'avis de réception, j'ignorais l'engagement signé à l'institut, de ne pas entrer en rapport et de ne pas entretenir de correspondance avec les étrangers. Je n'excluais pas l'éventualité d'un piège, mais désormais il n'y avait plus rien à faire, le facteur avait disparu et je ne pouvais plus lui rendre l'enveloppe, et j'éprouvais le plaisir douloureux d'affronter ma destinée et de vaincre ma lâcheté. Lorsque je me fus calmé un peu, je passai dans la bibliothèque pour ouvrir l'enveloppe, comme si en l'ouvrant dans le salon aux fenêtres ouvertes, les mots avaient pu se dissiper dans l'éther. J'ai pris le coupe-papier sur le bureau, j'ai coupé l'emballage en plastique et j'en ai retiré la grande enveloppe en papier vélin d'un gris brillant. A présent, les lettres se dessinaient plus clairement sur l'enveloppe, elles semblaient plus vivantes, plus évidentes. J'ai examiné une fois de plus l'adresse inscrite sur l'enveloppe. Elle m'était

effectivement adressée, avec en haut, dans le coin droit, une inscription que j'ai pu lire : « Par les offices de l'Ambassade des Etats-Unis à Bucarest ». Une partie de mes émotions et de mes craintes avait maintenant disparu, j'ai repris confiance en moi et avec audace j'ai ouvert l'enveloppe.

Quel ne fut pas mon étonnement de constater que dans la grande enveloppe il y en avait plusieurs petites, de dimensions et couleurs différentes, dont la première était comme une réplique en petit de la grande. Sur elle était à nouveau inscrit mon nom et j'ai compris que c'était celle qu'il fallait que j'ouvre en premier. Je l'ai ouverte soigneusement, prudemment même, et j'en ai retiré plusieurs feuilles de papier de qualité, sur lesquelles le signataire m'écrivait en enchaînant les lettres de façon uniforme, avec une calligraphie laborieuse, avec des phrases assez longues, parfois incohérentes.

Voici le contenu de cette lettre :

*Cher Monsieur,*

*Un temps assez long s'est écoulé avant que ne je prenne la décision de vous envoyer cette lettre, qui ne vous aurait jamais été adressée si, il y a trois mois, je n'avais acheté, à un étalage sur les quais de la Gare du Nord,*

*vosre roman, « Le charmeur de vipères ». A présent même, je ne me rends pas compte de ce qui m'a déterminé à m'arrêter devant cet étalage et à demander sans aucune hésitation au vendeur votre roman. En prenant le livre à la main et en lisant le titre, j'ai été instantanément saisi d'une étrange curiosité, tout en n'étant pas curieux naturellement, mais plutôt indifférent aux événements, et encore moins passionné de littérature. Je ne crois pas non plus que la notice bibliographique de la quatrième de couverture ait contribué au choix du livre, elle m'apprenait que vous exerciez la profession de chercheur en biologie, comme moi, et que dans vos moments libres vous écriviez des romans. Je vous avoue que, dès que je me suis installé dans le compartiment du train à destination de Francfort, j'ai suivi cette attraction qui me menait à lire votre livre. Je l'ai d'abord feuilleté en voulant ainsi prendre contact avec sa substance, ses personnages, en essayant d'en saisir le contenu par l'intuition. Ensuite, j'ai lu plusieurs passages au hasard, pour enfin commencer par le commencement, en me laissant impressionner par les événements que vous racontiez. J'ai rapidement pu constater*

*que vous aviez eu une bonne idée d'écrire un livre de poche avec un sujet si attrayant. J'avoue qu'il y a eu des passages ou des pages entières que j'ai relus plusieurs fois, de sorte qu'à mon arrivée à Francfort je n'avais pas encore fini de lire le roman, qui n'a pourtant pas plus de 120 pages, et j'ai continué la lecture dans l'avion qui me menait à New York.*

Je me suis arrêté un peu confus à cette partie de la lettre du biologiste d'Illinois, intrigué par ses affirmations qui le disaient dépourvu de curiosité et de passion pour la littérature, mais qui avait aimé mon idée de faire publier un livre de poche, et qu'il en avait relu des passages et des pages entières. Mais mon roman *Le charmeur de vipères* était épuisé déjà depuis quatre ou cinq ans, et ne pouvait plus être trouvé. J'avais moi-même parcouru Bucarest à la recherche d'un seul exemplaire sans le trouver, et maintenant ce monsieur affirmait en avoir acheté un sur le quai de la Gare du Nord il y a trois mois. La lettre n'était pas datée, et s'il n'y avait pas eu de date d'expédition à Illinois sur la grande enveloppe, j'aurais cru que quelqu'un voulait me jouer un tour. Pour éclairer ce mystère, j'ai continué ma lecture.

*Le problème est que vous vous êtes servi, pour écrire ce roman, de quelques événements malheureux qui sont arrivés dans ma famille, dont je n'ai jamais parlé à personne et que vous dénaturez dans un but qui m'est inconnu. Il est évident que vous faussez la vérité presque à chaque page, au point que certaines affirmations m'ont intrigué, voire révolté, parce que, même si je suis un homme de science, je ne peux pas croire à ce point aux coïncidences. Vous affirmez textuellement quelque part dans la première partie de votre livre : « Parfois je montais dans ce chalet de montagne et j'ai vu moi-même le professeur dans son costume tyrolien, avec son béret bleu, marchant d'un pas hésitant sur le sentier jonché de feuilles mortes, entre les vieux frênes, en tapant du bois de sa hache le bout de ses chaussures. Je savais qu'il s'arrêterait à la source et que pendant un moment il allait regarder son image dans l'eau cristalline, pour s'engager ensuite dans le sentier entre les genévriers vers la Pierre Foudroyée, mais je me doutais qu'il n'allait pas monter jusqu'au sommet, comme il faisait jadis, mais qu'il allait contourner par la droite, pour aller directement sur les crêtes de la Coștila, et regarder, accablé de remords, dans les abîmes qui*

*avaient avalé dans sa jeunesse sa compagne. Il y passait des heures, le visage baigné par le soleil, dans une amère contemplation du passé.*

*En effet, j'avais mis encore, cet automne-là, le costume tyrolien, j'avais ma hache, avec laquelle j'avais pris l'habitude de taper le bout de mes chaussures, mais je n'avais pas du tout le béret bleu, que je mets seulement lorsque je suis à l'institut, pendant les expériences de laboratoire. Et ce qui me semble plus bizarre, c'est que vous placez la Pierre Foudroyée des Carpates Occidentales dans les Bucegi, de sorte que je ne pouvais pas la contourner pour aller sur les crêtes de la Coștila. Il y a bien là-bas, plus loin de la Pierre Foudroyée, un pic qui m'est cher, que je gravissais parfois pour regarder les environs, en me laissant séduire par le charme des lointains, mais il n'y a pas de piton gris, comme celui des Carpates Occidentales, que j'aie escaladé. Et puis, je vous assure que ma femme Cella est morte il y a six ans d'une affreuse maladie, à un âge assez avancé, et pas du tout dans un accident de montagne. C'est une grave erreur, cher Monsieur, et ce n'est pas poli de votre part d'avoir fait cette confusion par laquelle vous offensez sa mémoire. C'est une collègue de faculté qui s'est précipitée*

*dans ces crevasses, pendant qu'elle faisait pour la première fois de l'escalade avec notre groupe en montagne. Cette fille était une vraie merveille : elle montait sur les rochers avec la rapidité et l'agilité d'un chamois, sans que personne ne puisse l'arrêter. Je l'ai avertie à plusieurs reprises que le sentier était glissant après la pluie de la nuit et que la moindre erreur pouvait être fatale. Lorsque j'ai tourné la tête vers les autres et j'ai crié vers l'Allemand pour lui dire que Dariana était en danger, elle avait déjà disparu dans le brouillard. Ce fut un désastre que la presse a commenté par la suite à sa façon, et parce que je me trouvais là, à côté d'elle, au moment où l'accident s'était produit, et que c'était moi qui l'avais invitée à cette excursion en montagne, une partie des médias m'a accusé d'être l'auteur moral de la mort de ma camarade.*

*Que puis-je vous dire encore. Il est vrai que pendant les derniers temps, depuis que ma femme est tombée malade et qu'elle est morte en endurant des souffrances atroces, je suis devenu un homme de plus en plus retiré, taciturne et parfois même plus maussade, m'éloignant toujours plus de mes collègues, des mes étudiants, des gens en général, mais cela était dû aussi au*

*temps de plus en plus important que je consacrais à mes recherches bio cellulaires, en défiant les succès illusoire et les louanges flatteuses qui m'enchantaient pendant ma jeunesse... Les années sont passées sans que je m'en aperçoive, d'abord deux, trois, puis encore trois, quatre, dix autres, et d'autres encore, jusqu'à la maladie de ma femme Cella, et puis les six qui se sont écoulées depuis sa mort. Tant qu'on est jeune, on a l'impression d'avoir l'éternité devant soi, pour vivre, pour jouir de la vie et on n'apprécie pas comme il convient les moments où l'on est véritablement heureux. On comprend, et on se rend bien compte que le temps est passé et qu'on ne peut plus récupérer la vie qu'on n'avait pas eu le temps de vivre, lorsque déjà autour de nous la mort établit son empire. Et puis, je n'arrive pas à croire que du jeune homme expansif et sociable que j'étais je sois devenu tout à coup de plus en plus retiré, préoccupé par l'étude, me dédiant à la recherche, aux travaux et aux études, à la publication des livres, en oubliant souvent que j'avais une famille et qu'une partie de ma vie lui appartenait. Certes, il y avait le passé, mais mon travail à l'institut et puis les recherches que je menais au laboratoire et le vivier de la maison*

*m'ont aidé à ne plus penser aux erreurs de la jeunesse, parce que de toute façon je ne pouvais plus corriger ce qui s'était passé. Pratiquement, j'ai réussi à réprimer tous mes souvenirs, à les bannir de mon esprit et de moins en moins souvent je pensais aux événements de ma jeunesse.*

*Dans ma dernière année d'études universitaires, j'ai commis l'erreur de tomber amoureux simultanément, ou c'est ce que j'ai cru, de deux filles qui habitaient ensemble dans un studio du Campus étudiant. Cette histoire presque invraisemblable me faisait tourner la tête et je me disais que c'est quelque chose de passer et je ne comprenais pas pourquoi cela devait m'arriver à moi. Il y avait eu avant pas mal de belles filles dans ma vie, mais je ne m'étais jamais laissé prendre par leurs charmes, et maintenant les deux filles me rendaient fou, chacune avec son charme. C'étaient deux cousines germaines originaires des montagnes du Fāgāraş, se ressemblant d'une manière incroyable, et ayant chacune quelque chose de mystérieux, de tout à fait particulier. Il me semblait naturel de faire semblant de ne pas savoir quelle était leur identité, de ne pas pouvoir les distinguer, j'arrivais même à leur*

*faire espérer une relation de durée. A l'époque je cultivais mon moi autant que j'aime à présent ma solitude...*

*J'étais l'enfant gâté d'un couple d'universitaires, et tout en sachant que mes parents s'intéressaient de près à ma carrière, j'adorais les faire râler. J'étais entré dans une bande de jeunes étudiants, tous des fils à papa, avec lesquels je faisais la fête pendant des jours et des nuits, parfois nous allions à la montagne pour une semaine entière dans quelque chalet, où on faisait les fous jusqu'à l'épuisement. A l'époque j'avais aussi la passion du tennis, et j'avais participé à quelques concours avec certains succès. J'avais aussi participé à des concours de natation, et j'avais réussi en un an à devenir champion au niveau de l'Université. Mais pourquoi dites-vous dans votre roman qu'un champion ne tire jamais profit de ses sentiments? Pourriez-vous croire que je n'ai pas connu l'amour et la tendresse? Je vous assure qu'une telle affirmation serait complètement fausse, qu'elle impliquerait de renoncer à toute sincérité et objectivité.*

*Une chose que je me rappelle et qui me tracasse depuis un certain temps, c'est que dans*

*les années qui ont suivi mon mariage avec Cella, je n'ai plus accordé la même attention à notre relation intime, mais, encouragé par elle, j'ai consacré tout mon temps à l'étude de la cellule, en m'y plongeant de plus en plus, en essayant d'en pénétrer les mystères, d'en éclairer tous les recoins, en me perdant parfois comme dans un véritable labyrinthe dans un minuscule cytoplasme. J'ai bombardé de rayons kn et zl des milliers de cellules, en poursuivant des réactions et en analysant des effets, en reprenant toujours depuis le début les expériences pour qu'un jour je puisse dire : « Celui-ci est mon cytoplasme où j'ai réussi à créer l'exception ! ». Et parfois j'avais l'impression d'avoir réussi. J'ai aménagé mon propre laboratoire à la maison et le vivier avec des cobayes en pensant qu'ainsi je pourrais consacrer plus de temps à ma famille, que nous allions pouvoir être plus longtemps ensemble, mais il n'en a pas été ainsi, je suis devenu encore plus assujéti à la recherche, et je suis devenu de plus un plus un étranger pour les miens. Ensuite il y a eu les problèmes à l'Institut et à l'Université, la suspension par les autorités de mon laboratoire privé et, en fin de compte, ma guerre avec tout*

*le monde, et l'interdiction temporaire pour moi de faire de la recherche. Mais ce qui a été le plus difficile c'était de retrouver en moi-même les ressources de consoler Cella pour son désespoir de ne pas pouvoir me donner un fils. Je la retrouvais parfois à la maison complètement épuisée, vivant dans une auto flagellation permanente, depuis qu'elle avait appris que sa cousine avait mis fin à ses jours. Puis il y a eu l'adoption de Paula, et notre vie a fleuri pour un temps autour de cette adorable enfant. Cella travaillait elle aussi à la faculté et l'équilibre de la famille semblait stable et durable, jusqu'au moment où, tout à coup, est intervenue la décision de Paula de nous quitter.*

Le professeur parlait dans sa lettre d'un moment précis de sa vie où il avait brusquement constaté qu'il s'écroulait dans une abîme, semblable aux abîmes et aux crevasses des montagnes, qu'il avait traversées sans se soucier, dans sa jeunesse. Ce fut le moment de l'apparition du désert, de son propre désert spirituel, qu'il avait découvert, disait-il, même dans une cellule de batraciens. C'est la partie de la lettre que j'ai perdue, et c'est peut-être la plus douloureuse. Il lui semblait bizarre d'avoir découvert ce désert

intérieur dans un moment d'affirmation et de reconnaissance scientifique majeure ; peu de temps avant d'être invité à tenir des conférences sur les miracles de la cellule dans les universités de Chicago et Détroit. Son attitude égoïste m'énervait, sa conviction d'être une victime des faits et des folies de la jeunesse, de l'échec familial. Je me souviens qu'il disait quelque part : « Et puis j'aime mon désert, mon désert démesuré, qui s'est sans cesse élargi et auquel je savais que je n'allais pas donner vie, parce que le temps s'était écoulé et que je ne trouvais plus en moi une ombre d'énergie d'amour. J'ai fouillé la maison dans la tentative de trouver la feuille perdue de la lettre du professeur, mais sans résultat. Pendant ce temps je me suis rappelé la formulation d'un argument pour l'envoi de l'enveloppe contenant les lettres. « Parce qu'une lettre, par son caractère spontané et subjectif, de la communication un peu moins contrôlée, découvre plus fidèlement l'être de l'homme, car dans les moments où il écrit à quelqu'un, l'homme est saisi par une sorte d'oubli de soi, en dévoilant ainsi sa souffrance ou sa joie. Ces lettres, disait le professeur, contiennent autant de mondes dans leur secrète intimité, des mondes qui se ressemblent tout en étant très différents, et ces mondes s'éclairent réciproquement, et tous

ensemble, restant toujours l'un dans la pénombre de l'autre, ou se reflétant l'un dans la pénombre de l'autre. »

Une fois, j'ai constaté que le professeur continuait sa lettre avec une encre différente, dans une calligraphie moins sûre.

*Il y a quatre ans, quand j'ai pris la décision d'émigrer aux Etats-Unis, avec l'idée de ne plus jamais revenir au pays, je n'avais pas le moindre soupçon que la lecture d'un roman allait me bouleverser à tel point. Je ne sais plus comment cela s'est fait que je vous ai expédié cette enveloppe avec les trois lettres et les feuilles du journal de Cella, et l'un de ces jours, pendant que je cherchais un document immobilier, j'ai découvert dans un tiroir votre roman et ma lettre encore non finie, avec l'enveloppe que je m'apprête à vous envoyer. Vous pouvez en juger qu'à ce moment-là dans mon esprit on ressurgit les images des Bucegi. Tenant votre roman à la main, j'ai cru pour quelques instants me trouver là-bas, sur le sentier serpentant parmi les vieux frênes, recouvert comme chaque année de feuilles mortes, et au bout de laquelle murmurait la petite rivière. Dans mon âme a fait son*

*apparition l'envie pour le fait que vous pouvez à n'importe quel moment vous rendre sur les sommets des montagnes Caraiman et Babele, en passant par la Pierre Brûlée, ou escalader la Pierre Foudroyée des Apuseni, du haut de laquelle, tant de fois, j'ai regardé avec émerveillement le coucher de soleil.*

Pendant que je parcourais comme dans un rêve la lettre du professeur, je me suis demandé si je n'avais pas connu, à l'institut, un chercheur en biochimie que j'eusse pris inconsciemment comme modèle pour mon roman. Non, je n'avais sans doute pas connu un tel personnage. J'avais pourtant appris qu'un maître de conférences à l'université avait adopté sa propre fille, fruit d'un amour passager du temps des études universitaires, mais le professeur d'Illinois ne parlait pas dans sa lettre d'une telle éventualité. Je ne savais pas que dans les Monts Apuseni il y avait un rocher fabuleux appelée par les habitants la Pierre Foudroyée et je trouvais étrange d'avoir utilisé ce toponyme dans mon livre *Le charmeur de vipères*, comme d'autres coïncidences sur lesquelles le professeur attirait mon attention dans sa lettre, qui toutes me provoquaient une lourde souffrance.

Un long temps s'écoula avant que je ne me décide à ouvrir les autres enveloppes. Je ne sais pas comment j'ai vaincu mon hésitation et j'ai ouvert l'enveloppe contenant l'une des trois lettres. Et, pendant que je lisais, les mots m'apparaissaient comme des étrangers sur le corridor de la vie, ainsi que bientôt j'ai vécu ce sentiment de culpabilité d'un intrus qui s'est introduit dans une intimité interdite. Mais je me suis rappelé l'explication du professeur à la fin de sa confession, selon laquelle dans chaque lettre il y a un monde, une vie, tout un univers peut-être, qu'un monde exposé dans une lettre en éclaire un autre et tous les autres, et que toujours il y a quelque chose qui subsiste dans la pénombre de l'un d'entre eux. En lisant les lettres des trois femmes, je me suis rendu compte que le professeur avait raison, que chaque lettre éclairait le monde d'une autre, en laissant planer l'incertitude dans la zone de silence du biologiste.

La lettre du professeur finissait par un petit ajout. Quelque part au bas de la dernière page, le professeur avait ajouté avec une petite écriture, serrée dans un coin :

*Je n'ai jamais compris pourquoi ma femme  
Cella ne m'a pas dit qu'elle savait depuis*

*longtemps que Paula était la fille de sa cousine Salvia.*

Trois semaines se sont écoulées sans que je puisse décider ce que j'allais faire des lettres reçues. Un jour, j'ai raconté à Simona toute cette histoire des lettres reçues du professeur d'Illinois, et elle m'a suggéré de les transcrire dans un certain ordre, le plus logique possible, et de les faire publier telles quelles. J'ai suivi son conseil, en remplaçant bien sûr les noms propres, pour ne pas porter atteinte aux personnes encore en vie.

## Lettre de Paula à son père

Cambridge, le 24 octobre 1986

Papa,

Hier, lorsqu'un appariteur de l'université m'annonçait que j'étais demandée au téléphone par une personne de Roumanie, j'ai senti tout mon corps frissonner et mon cœur se glacer. J'étouffais, et je croyais que j'allais perdre mon souffle d'étonnement et d'émotion. J'ai su à ce moment-là que les moments de peur et d'angoisse étaient de retour, ces moments dont Cella a dû sans doute te parler, et auxquels j'espérais avoir échappé avec ma venue ici à Cambridge. Anabell, qui était là, a vu mon regard se troubler et mon visage devenir sombre, parce que mon cœur refusait de battre. Comme dans un songe, j'ai entendu ma collègue me demander ce qui m'arrivait, si j'avais une raison de m'inquiéter, mais je ne pouvais pas lui répondre, comme si mon esprit avait perdu l'usage des mots. L'appariteur était encore là et Anabell a dû me rappeler de sa voix amicale que j'étais attendue. Elle s'est rendue compte

par elle-même que j'étais en difficulté, elle a vu que je chancelais, et je lui fus gré de m'avoir offert son bras juste au moment où j'étais convaincue que j'allais m'écrouler sur le parvis de marbre.

Au début, je n'ai pas reconnu ta voix. J'ai cru que c'était la voix de quelqu'un d'autre, s'adressant à moi de très loin, peut-être d'un monde antérieur, que j'avais oublié. J'écoutais tes paroles avec étonnement, je ne pouvais pas les comprendre, comme si elles avaient perdu toute substance, tout lien avec la réalité. Anabell a compris que quelqu'un voulait me transmettre un message que je n'étais pas capable de recevoir, je restais là, le combiné à la main, et je ne faisais que dire *Yes* ou *No*, et à la fin laisser échapper un conventionnel *All right, papa*. Et tout cela se passait parce que tu me rappelais que je vivais dans un affreux sentiment de non-être, que je ne pouvais abandonner parce qu'il n'y avait pas autre chose qui prenne sa place dans mon cœur. Anabell était toujours là lorsque j'ai eu fini de parler avec toi et elle me demandait, par ses regards étonnés, ce qui se passait, et je ne savais pas quoi lui répondre. J'ai souri un instant, en entendant un écho lointain répondre au-dedans de moi : Ce n'est qu'une farandole de feuilles mortes emportées par le vent...

En la voyant devant moi je me suis soudain égayée et je lui ai crié avec une joie surprenante :

–Anabell! C’est mon anniversaire aujourd’hui. J’ai vingt ans. Je t’invite prendre un pot au bar des filles.

Et pendant qu’elle venait m’embrasser, pour un moment j’ai eu l’image des fêtes chez nous, lorsque vous remplissiez la maison de cadeaux, en transformant mon anniversaire en une fête assourdissante. Nous nous sommes embrassées avec une frénésie inexplicable. La chaleur de son corps jeune entrait en moi, je la sentais me transmettre sa force, pendant que je la serrais dans mes bras et je ne voulais plus la relâcher. J’ai commandé de la liqueur, des gâteaux, du café, des jus de fruit, et j’ai prié la serveuse de nous faire écouter *I love you*, un tube que tout le monde écoute ici à de telles occasions, parce qu’il a quelque chose de miraculeux et de séduisant en même temps, quelque chose entre le rêve et la réalité.

Après notre petite fête, j’ai pris congé d’Anabell et je me suis empressée de retrouver mon studio de Little Garden, comme si ce n’était pas la fin de la semaine, ou peut-être justement pour cette raison, sans savoir quelle affaire urgente me poussait

vers la maison. Et pendant que j'entrais par le petit portail en fer forgé, j'ai à peine répondu à la salutation de Mr. John, qui a compris que je rentrais des cours plus tôt que d'habitude, et que quelque chose n'allait pas. Pour un moment, j'ai vu son visage de couleur saisi d'étonnement, mais j'ai pressé le pas et je suis monté chez moi, où j'ai fondu en larmes. Mais une demi-heure ne s'était pas écoulée que Mr. John avait trouvé un prétexte pour faire son apparition, en frappant respectueusement à ma porte, dans son style particulier, pour me demander si j'allais bien et si je n'avais pas besoin de quelque chose. En ouvrant la porte, je l'ai vu planté là, avec son sourire espiègle et son regard malin. Il tenait dans sa main gauche un plateau rempli de gâteaux et la théière fumante, et il cachait sa main droite de façon à ce que je ne puisse pas voir ce qu'elle tenait. Et comme je ne devinais pas, il m'a montré le bouquet de roses blanches, exactement comme celles que tu m'avais apportées une semaine avant que je ne quitte le pays pour venir étudier ici en Angleterre, fermement décidée à ne plus jamais retourner en Roumanie.

Mr. John était toujours là, au milieu de la pièce, en me regardant avec son sourire plein de satisfaction pendant que je rangeais les fleurs dans

le vase bleu, il soulevait simplement de temps en temps son sourcil gauche en signe d'inquiétude, et il ne me demandait pas si j'allais bien et si tout était *all right*. J'ai voulu l'inviter pour une tasse de thé, il savait peut-être que c'était mon anniversaire, il s'est excusé de ne pas pouvoir rester parce qu'il avait des choses à faire, mais en disant que si j'avais besoin de quelque chose, je pouvais l'appeler. Je l'ai remercié de son attention désintéressée, je n'avais besoin de rien, tout était *all right*. Il m'a jeté un autre regard espiègle, et pendant qu'il fermait la porte derrière lui, je l'ai rappelé.

– Mr John, si cela ne vous gêne pas et si vous avez le temps, je vous prierais de poster une lettre pour moi demain matin.

Il était content de pouvoir me rendre le moindre service, sans doute pas parce que j'étais une étrangère, j'en suis sûre. J'étais surprise de remarquer, pour la première fois depuis que j'étais en Angleterre, en un seul jour, tous ces petits gestes de solidarité, et j'étais forcée de reconsidérer ma mentalité sur les gens avec lesquels j'entrais en relation. Cela s'est passé tout de suite après déjeuner et je ne sais pas pourquoi j'étais quasiment sûre que Mr John allait revenir un peu plus tard, lorsque le cauchemar allait recommencer, avec ces moments

d'incertitude et de crainte de ne plus savoir qui j'étais vraiment, lorsque j'allais t'appeler saisie d'effroi pour me venir en aide, mais tu n'étais jamais nulle part pour venir me protéger contre le monstre qui ravage mon être. Dès que Mr John fut parti, et que j'eus trempé mes lèvres dans le thé aux fruits exotiques, j'ouvris le tiroir de mon secrétaire pour chercher, en toute hâte, les feuilles de papier vélin pour t'écrire, comme je le faisais tous les jours en rentrant des cours, car je dois t'avouer que c'est ma façon habituelle de finir mes journées depuis que je suis en Angleterre, en t'implorant par une lettre de me dévoiler mon identité, parce que depuis que j'ai quitté le pays je ne sais plus vraiment qui je suis. Dans mon désespoir je t'ai écrit des dizaines de lettres, mais que je ne t'ai jamais envoyées. Il y a eu des jours où je suis allée jusqu'au bureau de poste, j'ai écrit l'adresse et j'ai affranchi l'enveloppe, mais j'ai manqué de volonté et de courage pour la glisser dans la boîte aux lettres, tout en gardant la lettre comme un témoin loyal, mais aussi comme un fardeau, de sorte qu'à un moment donné je portais un tas de lettres avec moi, que je sentais comme un bloc de souffrance amassé dans ma besace en peau de bison.

Tout est arrivé exactement comme j'avais prévu. Vers le soir, à la porte de mon petit studio

Mr John a refait son apparition. Cette fois il portait dans un panier du bois pour la cheminée et il a allumé pour la première fois le feu, l'automne est maintenant assez avancé. Je l'ai vu, pendant qu'il arrangeait les bûches dans la cheminée, me regarder du coin de l'œil, et je faisais semblant de ne pas le remarquer, et de continuer de travailler à mon bureau. Peu après, les flammes ont jailli entre les bûches de chêne et je n'ai pas pu retenir un cri de joie. Je suis allée retrouver Mr John devant la cheminée, et tous les deux nous avons levé nos mains pour les réchauffer. Nous avons ri d'enchantement en regardant le jeu secret des flammes. Maintenant je savais ce que j'allais faire. Et dès que John fut parti, je me suis jetée sur mon sac que je prends pour aller aux cours, j'ai pris le tas de lettres, toutes prêtes à t'être expédiées. J'ai ouvert non sans crainte les enveloppes et j'en ai retiré les feuilles écrites, pour qu'elles brûlent de la même façon qu'elles étaient nées, l'une après l'autre, petit à petit, pour échapper à tout ce que je t'avais écrit pendant les trois mois depuis que je me trouvais ici à Cambridge. La cheminée du petit salon s'est transformée bientôt en un petit four crématoire, sans qu'une seule parole puisse échapper à la furie des flammes. Ce rituel du bûcher,

ce petit holocauste, me donnait une bizarre sensation de joie et de frayeur, mais plutôt de joie parce que j'arrivais à me libérer du fardeau du passé de mes lettres accusatrices, composées minutieusement pendant des soirées entières, lorsque les paroles semblaient prendre corps et voulaient se détacher du texte pour devenir réalité.

Enfin le moment est venu de faire brûler la dernière lettre. Je l'ai tenue à la main pendant longtemps, dans une tension pleine de tristesse. Quelque chose me poussait à la garder, à la relire, comme si je voulais constater si je ne me trompais pas dans mes appréciations pendant ces moments de tourment et de désespoir. Une lettre est un témoin pour plus tard... Mais pourquoi j'avais encore besoin de témoins! J'ai déchiré la lettre et je l'ai jetée au dessus des flammes, qui ont éclairé un peu plus la pièce, parce que pendant ce temps le soir était tombé.

C'était agréable de rester dans mon fauteuil et de regarder avec détachement le jeu des flammes. J'avais l'impression qu'une autre illusion était née, que plusieurs jours ou semaines entières s'étaient peut-être écoulés depuis que Mr John était monté dans mon petit studio en portant un panier de bois pour allumer le feu. Lorsque enfin je me suis levée

et je suis revenue au bureau où j'étudie, je suis restée très surprise d'y trouver une feuille blanche de papier vélin sur laquelle à un moment j'avais écrit un seul mot : *Papa*. C'était le début d'une lettre, à laquelle j'avais peut-être renoncé, et j'ai su que je n'avais plus de chance, que j'allais t'écrire, que les mots allaient se jeter sur la feuille de papier en formant une histoire triste et que, une fois la lettre finie, je la confierais au bon Mr John afin qu'il la dépose dans la boîte postale, que je sois sûre qu'elle sera expédiée et que tu la liras.

Maintenant je ne suis plus aussi sûre que tu m'aies appelée vendredi ou jeudi, pour me féliciter pour mon anniversaire, si cela est effectivement arrivé ou si cela s'est passé seulement dans mon imagination. Je ne suis plus sûre d'avoir parlé avec toi au téléphone et après d'être allée avec Anabell au bar des filles du sous-sol de l'université, où j'ai commandé de la liqueur, des gâteaux, des cafés et des jus de fruit, après nous être embrassées à la sortie du bureau de relations humaines. Je ne sais plus non plus que Mr John ait allumé le feu dans la cheminée aujourd'hui ou hier, parce que pour moi le temps n'a plus aucune importance. Mais je suis sûre qu'après avoir découvert la feuille de papier blanc portant ton nom sur mon bureau, je ne pourrai

plus échapper à cet appel au secours, et que je me mettrai à t'écrire, bien que je sache que ta réponse ne me parviendra jamais.

Papa, tu sais mieux que moi ce que c'est que la vie et quelle est la vérité sur nous, je veux dire sur nous tous, sur maman Cella et sur moi, si quelqu'un d'autre n'a pas existé, qui a fait en sorte que nos vies soient autres qu'elles ont été.

Te souviens-tu, papa, qu'en été, après que le recteur a rendu publique la liste des boursiers en Occident et aux Etats-Unis pour l'année universitaire suivante, et que mon nom y figurait dans une assez bonne position, après que toi et Cella m'avez fait cette merveilleuse surprise, en m'achetant la robe que j'avais vue une fois chez un créateur de mode, et que j'avais tant désirée, mais vous aviez considéré que votre cadeau ne suffisait pas pour me rendre heureuse, et il y a eu cette excursion de deux semaines en Croatie, parce que les gens de l'Est ne peuvent pas sortir en famille de leur espace fatidique, et dont je ne veux pas parler. Au retour, tu as eu l'idée de nous arrêter pour quelques jours à Buşteni ou à Predeal, pour faire des randonnées, et des excursions, comme chaque année, parce que, selon toi, c'est

seulement sur les sentiers de montagne qu'on peut retrouver sa liberté si nécessaire à l'homme, accablé de tant d'agressivités dans les prisons du système, de l'Institut et de l'Université...

C'était en effet merveilleux d'arriver à ce que, après avoir grimpé les rochers, parfois avec grande difficulté, jusque dans quelque crevasse alpine ou sur quelque cime, le monde citadin nous paraisse irréal. Là, plus haut que nous, il n'y avait que le ciel clair de l'été... Et je ne sais pas comment cela se fait qu'à chaque fois Cella gagnait toutes nos compétitions et presque toujours nous devions inventer quelque ruse pour que l'un d'entre nous puisse la vaincre. Mais cette fois, dès qu'on s'est installés dans l'appartement que tu avais réservé par fax, Cella s'est plainte de fatigue, de mal de tête et dans son indisposition elle renoncé à nous accompagner : « Allez-y, montez sur la crête... Moi je n'en peux plus... Je pense que je deviens vieille... » Le lendemain, nous sommes partis à deux, sac à dos, sur le sentier entre les genévriers, une fois de plus à la conquête de la montagne. En deux heures et demie nous étions déjà sur la crête, en scrutant le mirage des lointains. C'était tôt le matin. Des abîmes qui s'ouvraient au-dessous de nous se levaient encore de minces filets de brouillard. Le

soleil brillant baignait les lointains autour de nous, seulement l'Autre Montagne était couverte de nuages et bientôt elle fut enveloppée par la pluie. Bientôt il s'est mis à pleuvoir aussi en deçà de la rivière de Prahova, et parmi les petites gouttes de pluie on voyait la montagne de Caraiman enveloppé d'un arc-en-ciel de lumière.

Nous avons continué à marcher pendant toute une heure sur le sentier humide, sur la crête même, vers le Rocher du Gaillard, sur lequel nous montions toujours quand il faisait beau temps. C'était l'après-midi. Nous marchions tous les deux d'un pas prudent sur le bord du précipice, car tu t'étais proposé de traverser le versant par le Dos du Cochon pour arriver à la Table de la Vierge. La pluie s'intensifiait, et j'ai pris peur : « Arrête, papa, c'est une folie ! » j'ai crié derrière toi, mais tu as continué à marcher, parce que tu avais déjà accompli cette prouesse, il y avait longtemps, pendant tes études. Tu t'es arrêté et tu as scruté le précipice pendant un moment, d'un regard étonné. Tu semblais hésiter, et tu as été d'accord que c'était trop risqué de continuer le chemin. Tout à coup, ton visage a été couvert d'un voile de tristesse, tu t'es retourné vers le côté abrupt de la montagne comme si tu avais voulu la saisir dans tes bras, tu

avais peut-être pris peur toi-même. Je t'ai vu hésiter et un instant après tu as failli glisser dans le précipice, mais tu t'es vite retourné et tu t'es agrippé des deux mains aux rochers. J'étais restée pétrifiée et de peur je ne pouvais plus souffler mot, mais tu as gardé ton calme, tu as réussi à grimper et à rejoindre le sentier et tu t'es mis à rire de cette aventure qui aurait pu t'être fatale. On avait à peine échappé à cela, que l'orage s'est déchaîné avec furie. Les torrents ont rapidement recouvert d'alluvions le sentier de la Crête de l'Ane, en sorte que la descente est devenue dangereuse. A plusieurs endroits nous avons dû utiliser la corde, pour nous accrocher, afin de pouvoir descendre. Pendant un temps nous nous sommes abrités de l'orage dans un refuge construit quelques années auparavant par les secouristes, et je me demandais, pendant que tu regardais tes bras écorchés, comment tu avais pris ce goût du risque, pourquoi tu aimais toujours te trouver à proximité de la mort.

Nous sommes arrivés tard à la villa de Busteni, où nous avons retrouvé Cella toute inquiète. Elle a regardé tes bras blessés, rapidement soignés là-bas, sur la crête, et je m'étonnais de ce qu'elle ne me demande pas ce qui s'était passé. Elle comprenait mieux que moi *ton idéal de liberté*, c'est pourquoi,

peut-être, elle s'est mise à nettoyer tes blessures et les a pansées en silence.

Le soir, nous sommes descendus dans la pension du rez-de-chaussée, où, en notre absence, Cella avait commandé des brochettes et du poulet pané avec des pommes de terre en purée et des champignons. Sur notre table, le serveur a mis un vase avec des fleurs sauvages, et a allumé deux bougies blanches. Cella nous avait habitués à de tels moments solennels. On nous a apporté du vin rouge de Drăgășani et de la glace à la crème Chantilly et je n'ai plus demandé pourquoi maman avait organisé ce festin, quel événement important elle célébrait sans nous le dire. Quelque part, un poste de radio faisait couler dans le petit salon une suave musique de Bellini. Nous étions tous contents, fatigués et rêveurs, de sorte que la conversation nous semblait superflue. Après avoir savouré le café en silence, nous sommes montés dans nos chambres, pour nous reposer. Mais tu avais introduit la règle que chacun lise vingt pages avant de se coucher. Je ne suis plus sûre si à l'époque on lisait *Les gens de maïs* de Asturias ou *Un siècle de solitude* de Marquez (j'avais amené les deux romans) et, pendant que je me plongeais dans la lecture, je vous ai entendus chuchoter. J'étais

surprise par une telle discussion parce que c'était la première fois que je vous entendais parler en cachette. Le malheur a fait que la porte de la chambre est restée entrouverte et je n'ai pas pu éviter d'entendre vos paroles, et même je me suis levée et je me suis approchée de la porte pour mieux entendre, en soupçonnant que vous me cachiez quelque chose de terrible, que je ne devais pas savoir. Mais je t'assure, papa, que je faisais ce geste déplorable pour la première fois de ma vie, ce geste que je n'allais plus pouvoir me pardonner par la suite. Mon Dieu, quel moment fatal! Tout à coup, ébahie par cette douleur que j'avais ressentie dans votre discussion, il m'a semblé commencer à vivre dans l'irréel. Par le verre mat de la porte qui nous séparait, j'entrevois la silhouette de Cella, qui se promenait agitée à travers la pièce. A un moment donné, je l'ai entendue dire : « Mais, Val, comment je pourrais lui dire après vingt ans de sa vie et de la nôtre, que je vais avoir un enfant, et qu'elle n'est pas notre fille... Comment pourrait-elle accepter cette réalité?... »

Je restais pétrifiée, sur le pas de la porte, par cette vérité possible, que je ne comprenais pas comment vous aviez pu me cacher pendant si longtemps. Mon cœur se débattait avec force,

comme s'il voulait s'échapper de ma poitrine, m'abandonner. J'ai étouffé à peine un cri d'étonnement et de douleur. La nouvelle que j'apprenais de maman Cella, à son insu, est tombée sur moi comme la foudre, sans que je puisse me défendre.

Qu'est-ce que cela veut dire, papa? Comment, tout à coup, seulement parce que Cella espérait avoir un fils à elle, je n'allais plus pouvoir être votre fille bien-aimée. Oh! Papa, tous vos câlins, vos caresses, ces gestes de douceur et de tendresse, du temps que j'étais enfant, s'étaient évanouis et n'avaient plus pour vous aucune importance? Oh mon Dieu, tout ce que vous aviez fait pour moi n'avait été que mensonge? Oh! Si tu savais à quel point j'ai détesté à ce moment-là votre mensonge, à quel point je vous ai détestés tous les deux, d'abord toi, pour m'avoir donné l'illusion du bonheur, de pouvoir réussir dans la vie avec mes propres forces; et j'ai détesté Cella, parce qu'elle avait essayé pendant vingt ans d'être pour moi une vraie mère, en me cachant la vérité; je me suis détestée moi-même d'avoir accepté votre comédie. Et plus que tout, je me détestais parce que j'étais née.

Je ne comprends pas, papa, comment en un instant je suis devenue une déshéritée de la vie, et j'ai été jetée dans le néant à cause de la folie d'une paire de salauds qui m'ont abandonnée dans un orphelinat...

A un moment donné, vous avez éteint la lumière et vous vous êtes peut-être endormis, parce que vos chuchotements ont cessé. Je suis restée là un long moment, accroupie à côté de la porte entrouverte de votre chambre, et bientôt je me suis mise à pleurer, non seulement parce que l'enfant de Cella allait prendre ma place dans vos cœurs, mais parce que le monde, avec tout ce qui m'entourait, m'était devenu hostile. J'ai essayé vainement de m'endormir, d'oublier ma fausse identité, je n'ai pas réussi, parce que dans mon âme était apparue, comme un frisson, la peur de la mort, dont j'avais été si proche ce jour-là.

Pendant un moment, j'ai regardé par la fenêtre de la chambre, par-delà les chevets sombres des arbres, les crêtes de la Coștila, où il y avait quelques heures tu t'étais déséquilibré et tu avais failli glisser dans le précipice. Sur la Coștila il s'était mis à pleuvoir, et bientôt la pluie est descendue sur les forêts de sapin de la proximité. En peu de temps,

les gouttes de pluie ont frappé dans les fenêtres de notre villa. Lorsque la pluie s'est un peu calmée, j'ai ouvert la fenêtre pour laisser entrer dans la pièce la fraîcheur de l'air extérieur. La forêt murmurait, et des lointains m'est parvenu le chuchotement de la petite rivière. Des branches noires des deux pins de l'entrée coulaient de grandes gouttes d'eau, frappant à intervalles réguliers le parvis. La nuit était passée assez vite. Sur les contours des montagnes est apparue la frange rouge de l'aurore. Tout à coup, de sous le toit de la villa un oiseau de nuit s'est envolé, effrayé peut-être par le grincement de la grande porte principale. Peu de temps après, je t'ai vu sortir, tu as regardé dans la direction de l'aura sanglante de l'aube et, après une brève hésitation, tu es parti dans la direction du sentier humide de pluie entre les genévriers. Cette fois encore, tu avais mis ton costume tyrolien, et sur tes épaules tu avais ton manteau bleu. Dans ta main droite tu tenais ta hache, dont tu ne te sépares jamais en montagne, mais cette fois tu n'en frappais pas la pointe de ta chaussure comme tu en as l'habitude, mais tu tâtais le bord du chemin, comme font les aveugles sans accompagnateur. Je constatais pour la première fois que tu étais un peu courbé, et que tu n'avais plus ta verve habituelle lorsque tu allais sur les montagnes;

tu marchais plutôt avec hésitations. Bientôt tu as disparu parmi les arbres en direction de la petite rivière, et j'étais sûre que tu allais retourner sur la Costila, pour traverser le Dos du Cochon tout seul, et aller au Précipice de la Vierge. Je me suis précipitée dans la chambre de Cella pour lui dire de t'empêcher de faire quelque malheur. Elle était encore dans son lit, dissimulant sa fatigue. Elle m'a dit sans se retourner :

– Laisse-le, il sait bien ce qu'il fait...

Sa voix me paraissait étrangère et éloignée. Une heure après pourtant, nous descendions ensemble pour prendre le petit déjeuner, dans la pension du rez-de-chaussée. Elle avait le visage bouffi des malades de foie, les lèvres cyanotiques, comme je ne l'avais jamais vue auparavant. Elle a refusé les œufs au jambon qu'elle aimait tant d'habitude. Elle a à peine goûté au pain et au thé, et elle m'a dit qu'elle n'allait pas bien, qu'elle avait mal à la tête et des vertiges et qu'elle craignait de ne plus pouvoir monter par ses propres forces dans son appartement. Et en effet, j'ai été obligée de prier le serveur de nous accompagner. Là-haut, j'ai proposé de faire venir une ambulance, qui la conduise à l'hôpital, mais elle a refusé, préférant garder le lit jusqu'à ce que tu sois de retour de ta

randonnée. Elle a demandé au serveur de lui apporter son thé dans sa chambre, avec quelques biscuits, et bientôt elle s'est mise à pousser des gémissements, légers d'abord, puis de plus en plus forts. Je ne la haïssais plus tellement, peut-être même plus du tout, et il me semblait que sa souffrance était due peut-être aussi à mon abandon, au fait qu'elle n'était plus ma mère, et cette métamorphose n'était possible que par une telle souffrance. Je ne pouvais pas la laisser souffrir comme ça, j'ai cherché le gérant de la villa qui m'a donné quelques calmants, et vers midi Cella se sentait un peu mieux. Tu es revenu vers le soir. Dès que j'ai entendu tes pas dans le couloir, j'ai couru pour m'assurer que tu étais encore en vie. Mon être humilié ne voulait pas encore assez vous défier, se détacher de vous, et il me semblait étrange de me trouver là-bas, à vos côtés...

Comme Cella continuait d'accuser de la fatigue, des maux de tête et des vertiges, le lendemain nous sommes rentrés chez nous. Le lendemain tu as repris ton activité à l'Institut, parce que tu devais finir une étude avant octobre, au moment où à Bucarest avait lieu le Congrès International des Biologistes. Sur ta proposition, Cella s'est soumise à de longues investigations médicales, et quant à moi, je devais

améliorer mes connaissances d'anglais, afin de m'intégrer le plus rapidement possible dans le flux d'une certaine section de la faculté de physique nucléaire de l'Université de Cambridge. Chacun de nous avait sa préoccupation et aucun ne trouvait plus le temps et les ressources pour communiquer avec les autres. Tu revenais tard le soir, comme d'habitude, et d'abord tu t'arrêtais dans le vivier du sous-sol et à la colonie de cobayes, en y restant de longs moments afin de comparer les résultats des expériences de l'Institut avec celles que tu faisais à la maison. Tu étais trop occupé pour t'intéresser à quelque chose d'autre. Pourtant, tu as pu trouver le temps pour obtenir plus rapidement mon passeport et les devises, te justifiant par le fait que mon installation plus rapide en Angleterre allait me permettre de m'habituer au milieu anglais et m'y faire des relations. Papa, était-ce là le vrai motif pour me faire partir? Non, non papa! Il n'y avait pas seulement le fait que vous n'étiez pas mes vrais parents... Oh! Il y avait encore quelque chose que vous me cachez et qui m'échappe. Que ne devais-je pas apprendre, qui vous faisait encore chuchoter entre vous, après notre retour des vacances à la montagne?... Eh bien, vos chuchotements me semblaient comme une subversion contre moi, un complot contre lequel je ne pouvais

pas me révolter ni lutter. Et si jusqu'à ce moment-là j'avais encore l'illusion d'avoir obtenu quelque chose de la vie, par mes propres forces, à partir du moment où j'ai su que je n'étais pas qui je croyais être, j'ai commencé à croire et ensuite à être persuadée que tous les résultats et les succès précédents t'étaient dus, à toi, à ta position privilégiée à l'Université et à l'Institut : mes notes excellentes, mes prix et mes mentions annuelles, tous les diplômes et les récompenses et finalement cette bourse à Cambridge, dont quelqu'un d'autre aurait pu bénéficier, peut-être une fille pauvre. Et je n'avais fait rien d'autre, je n'avais aucun autre mérite, que celui d'être la fille bien sage et obéissante de l'illustre professeur de biologie cellulaire Valentin Condurache, membre plein de l'Académie Nationale et membre par correspondance de plusieurs académies de l'étranger. Quelle bassesse, papa! Jusqu'à mon sobriquet à la fac, tout est à cause de toi. Tu te souviens, je pense, que pour mon anniversaire tu organisais des petits concerts de piano dans le salon de chez nous : Beethoven, Chostakovitch... Et je devais me soumettre à ta volonté, interpréter devant tout le monde des lieds et des airs des opéras et des concerts symphoniques, même si tu étais sûr de la médiocrité et la platitude de l'interprétation des partitions, mais tu satisfaisais

ainsi ton plaisir et ta vanité, que nous deux, moi et Cella, nous étions aussi autre chose que ce que savaient les autres, et tu en étais fier, et je n'étais pas étonnée de t'entendre annoncer à tes invités : « Venez voir comme ma Princesse sait jouer du piano! Allez, Paula, les gens veulent t'écouter! » Et parfois tu réussissais à convaincre Cella de m'accompagner, afin de chanter je ne sais quel morceau à quatre mains. Et j'ai encore moins compris, papa, ton geste d'inviter parfois chez nous quelques enfants de l'orphelinat, et pourquoi Cella était d'accord avec toi. Elle faisait du rôti et des gâteaux, elle préparait des jus de fruits des bois, parce que c'étaient « mes petits frères », et quelqu'un devait prendre soin d'eux, pour qu'ils jouissent aussi de la vie... Papa, je n'ai jamais été égoïste, mais ce geste me semblait exagéré, tu étais trop paternel avec ces enfants innocents, et une fois que je t'ai accompagné à l'Orphelinat, j'ai été surprise de leur entendre dire à tous : « Papa, papa, papa »... Depuis ce moment-là, Cella ne t'a plus permis de m'emmener là-bas. J'avais déjà huit – neuf ans et je pouvais développer un terrible sentiment insoupçonné de frustration, tu l'as compris et tu as renoncé à faire venir chez nous les enfants de l'Orphelinat... J'avais l'intuition que quelque chose d'étrange se passait chez nous, et cela était surtout

visible dans le comportement de Cella, répété indéfiniment à l'occasion de mon anniversaire, lorsque, après toute une journée de bonne humeur, parfois exagérée, elle disait des blagues ou elle jouait avec moi du piano, vers la fin de la fête elle s'attristait tout à coup, elle partait et nous abandonnait pendant un long moment. Une fois j'ai senti son absence, je suis allée la chercher et je l'ai trouvée pleurant dans sa chambre. Je suis revenue toute inquiète pour te le dire, mais tu m'as rassurée en disant qu'elle était ainsi, que c'était sa façon de se réjouir : « Tu as grandi, tu es belle et intelligente... Tu comprendras ce qui se passe quand tu auras des enfants à ton tour ». Plus tard, dans quelques années, pendant que j'étais élève au lycée, après avoir visité pendant plusieurs années de suite les monastères de la Bucovine, Cella s'était fait un petit coin de prière à la maison, d'après le modèle d'une sœur du monastère de Varatec, et elle s'y retirait pour pleurer et pour prier...

Je ne comprends pas, papa, quel monstre a pu enfoncer ses tentacules dans nos âmes, quel esprit malin hante notre maison ces derniers temps, comment une joie comme celle de la venue au monde d'un enfant peut produire tant de peur et de

souffrance, pourquoi notre vie s'est transformée tout à coup en cauchemar. Oh, papa, que tout cela est étrange! Maintenant tu comprends pourquoi je t'écris avec tant d'angoisse. Comment pourrais-je accepter une autre identité, le fait d'être la fille de pauvres gens irresponsables qui, après m'avoir donné naissance, m'ont abandonnée dans un orphelinat, comme une chose inutile. J'aurais dû mourir et naître à nouveau pour pouvoir l'accepter. Et, un soir, pendant que tu n'étais pas à la maison, j'ai décidé de ne plus vivre. Je suis entrée dans le laboratoire de l'étage, où je savais que tu gardais le cyanure et la strychnine pour les petits être en souffrance, et comme il y faisait noir et je ne trouvais pas les petits pots, tu les avais peut-être cachés, j'ai renversé l'étagère avec les éprouvettes et les compte-gouttes, et le bruit assourdissant a fait venir Cella, qui a allumé et, me voyant tenant un petit pot, m'a crié indignée : « Qu'est-ce que tu fais là? Tu es folle? » C'était trop tard. La mort était entrée en moi. J'avais décidé de ne plus exister. Cella m'a arraché des mains le petit pot de strychnine, elle m'a saisi par le bras et m'a attirée dans le hall du laboratoire. Nous étions là, l'une devant l'autre, Cella tenait encore le petit pot rempli de substance létale, et, en le voyant, je me suis mis à trembler terrifiée : si elle n'était pas arrivée

à temps, je n'aurais plus été en vie. Nous nous regardions éblouies. Elle a ouvert les bras, et je me suis jetée contre sa poitrine, en pleurs. Lorsque je me suis calmée un peu, nous nous sommes assises sur le canapé et elle a appelé Sara pour qu'elle nous apporte deux jus de fruits. Elle ne m'a pas demandé de lui expliquer ce qui s'était passé, ce que signifiait mon geste désespéré, elle a juste essuyé mes larmes et elle m'a caressée, en essayant de me calmer et de m'encourager. Nous sommes sorties ensuite toutes les deux dans le jardin, et nous nous sommes assises sur un banc dans l'allée. J'ai à nouveau pleuré en cachant mon visage contre son sein, en sentant son parfum de lavande que Cella prépare elle-même, selon une recette personnelle dans le laboratoire de chez nous. Lorsqu'elle s'est assurée que j'étais à peu près calmée, je l'ai entendue me dire : « Nous avons assez de raisons d'être heureux. Tu sais, Paula, l'homme a le devoir d'essayer d'être heureux... Prendre sa vie est un péché mortel. Tu es jeune, l'avenir est devant toi... » C'était la première fois que j'entendais ces paroles d'elle, et j'étais surprise par le mélange de pensée aristotélicienne et de vision chrétienne, idées que Cella débat peut-être avec ses étudiants dans ses cours et ses séminaires d'histoire du droit, et cette vision scolastique ne pouvait pas

me convaincre que cela valait la peine de vivre. Une telle tentative dépassait mes forces.

Pendant un moment, je suis restée seule sur le banc, elle est allée me faire du thé. Les ombres du soir étaient devenues sombres. Le murmure de la nuit me semblait avoir quelque chose du rituel d'un chant funèbre et je me suis mis à l'entonner à nouveau. Cella m'a apporté le thé et, en sentant la chaleur et les arômes, j'ai compris que l'homme ne peut pas retirer sa vie quand il le veut, même s'il a du mal et il lui semble ne plus pouvoir survivre, parce que cette vie ne lui appartient pas vraiment, mais elle lui a été confiée pour un temps, pour qu'il la vive. Dès que Cella est partie, je suis allée dans ma chambre, mais quelque chose m'en a chassée, et j'ai couru dans le petit parc, où j'avais vu à côté du banc sur lequel j'avais été assise un petit lapin agonisant, auquel tu avais rendu la liberté. Je l'ai pris dans mes bras, il était encore en vie, je sentais les battements de son cœur, mais son corps avait commencé à se refroidir. Alors, quelque part dans le tréfonds de mon âme, un cri a jailli : « Tu es un criminel, papa! Tu commences à me faire peur! » Bientôt j'ai entendu dans la rue le bruit de ta Ford et je me suis empressée de monter dans ma chambre, pour ne pas te rencontrer. Probablement Cella

m'avait mis un somnifère puissant dans le thé, et je me suis endormie très vite. Le lendemain je me suis réveillée tard, tu étais parti très tôt pour l'Institut. Sur la table de chevet j'ai découvert le bouquet de roses blanches et ton petit mot. Il y avait aussi le passeport et les mille liras destinées à mon départ pour l'Angleterre. Tu étais probablement entré dans ma chambre sans que je m'en aperçoive et, en me trouvant endormie, tu m'auras embrassée sur le front, comme tu faisais quand j'étais petite, et tu as laissé sur cette table de chevet un témoignage de ce qu'a été notre vie.

J'étais très affaiblie. J'avais l'impression de me disperser dans l'air de la maison comme une goutte d'encre dans un verre d'eau et que je voulais imprégner toutes les choses, pour qu'elles puissent garder mon être. Je les ai regardées et caressées, toutes, d'abord celles de ma chambre, puis je suis descendue dans la bibliothèque, afin de faire mes adieux aux livres et aux autres objets qui s'y trouvaient, parmi lesquels j'avais passé beaucoup d'heures d'enchantement. Mes regards ont caressé et ont absorbé avec avidité les livres, d'abord ceux des rayons supérieurs, puis ceux du milieu, et enfin ceux des rayons d'en bas, où se trouvent les volumes des langues orientales, et j'en ai pris un au hasard.

Là-dedans j' ai trouvé le *Journal de Cella*, que je n' ai pas eu la force d' ouvrir et de lire. Mes regards se sont arrêtés d' abord sur les quatre tableaux du mur de l' ouest, que j' avais tant de fois admirés. Au milieu me souriait le *Champ des coquelicots*, que nous avions acheté à Zagreb en été, lorsque nous avions visité la Croatie. J' ai touché timidement les meubles en bois de noyer massif, incrustés de bizarres arabesques, j' ai ouvert le petit bar d' où s' est échappée l' odeur des cigares fins que tu offres aux invités importants. Je n' ai pas ouvert le piano, de peur qu' il n' en jaillisse quelque *Hymne à la joie*...

Je ne savais pas que je m' étais attachée aux choses, à ce point qu' il me soit impossible de les quitter. Ce sont des séquences de vie qui m' attachent à elles, et des bouts qui me reviennent, de ce que le temps n' a pas encore effacé. Je pense que dans chacune de mes lettres antérieures je t' ai parlé de l' une de ces séquences, qui ont marqué par la suite toute ma vie.

J' étais également passionnée par la biologie cellulaire, j' avais même décidé d' en faire une carrière, lorsqu' un jour tu m' as emmenée pour visiter la

colonie de cobayes pour me montrer une dernière expérience que tu faisais en parallèle à l'Institut et à la maison, sur ces petits êtres. Tu avais éveillé ma curiosité, en inoculant des cellules cancérigènes sur une paire de souris blanches. Dès que j'ai pénétré dans le vivier, tu as manifesté ta surprise de ce que Tomy n'ait pas survécu à Emily plus d'un jour, même si tu lui avais inoculé les cellules une semaine plus tard. Tu as recueilli les souris sur un plateau et peu après je t'ai entendu dire : « un jour de solitude lui a été fatal! », puis tu as essayé de te rattraper en disant quelque chose sur la résistance aux dosages. J'ai été étonnée par l'expression de ton visage lorsque tu regardais les corps inertes des deux souris et j'ai tressailli à la pensée que tu faisais des expériences qui ne devraient pas être permises. D'autres chercheurs l'avaient fait avant toi, en encore sur des êtres humains, et malgré tout, même lorsqu'il s'agissait de découvrir les causes de certaines maladies et d'y trouver quelque remède, le meurtre des petites souris me paraissait une chose terrible. Tu les as jetées dans le petit appareil électrique pour les faire brûler...

Je ne sais pas pourquoi je te raconte cela, peut-être parce que je suis très seule ou pour

d'autres raisons, comme le malheur de ne plus pouvoir distinguer entre le bien et le mal, entre l'amour et la haine.

Je suis vraiment fatiguée et mes pensées ne veulent pas aller plus loin.

Il m'est si difficile de finir cette lettre, papa. J'ai le sentiment que dès que j'aurais laissé tomber mon stylo, tout mon être va se désintégrer.

Paula

PS Ne m'envoyez plus d'argent. Avec l'aide de quelques amis, j'ai réussi à trouver un emploi à la Bibliothèque de l'Université, alors, en plus de la bourse, j'ai assez d'argent pour me débrouiller toute seule.

## Lettre de Cella à Paula

Ma chère Paula,

Ta lettre est arrivée hier après-midi. Le facteur a longuement sonné à la porte, alertant toute la maisonnée. Surtout moi et notre bonne Sava nous avons eu très peur, parce que cela faisait longtemps que quelqu'un n'avait ainsi sonné à la porte, avec une telle insistance. Je me suis empressée d'ouvrir, pour voir qui c'était. Le facteur m'a saluée et il a sorti l'enveloppe de son sac. « C'est pour Monsieur Val Condurache », a-t-il précisé. « C'est une lettre qui vient de l'étranger... Les lettres de l'étranger ont un régime spécial. Le destinataire signe l'avis de réception, sur lequel on porte la série et le numéro de la carte d'identité. » C'était normal, surtout que ton enveloppe portait la spécification *Express*, et ton père a dû descendre de son laboratoire pour que l'enveloppe lui soit remise en mains propres. « Cela vient de Paula », a-t-il dit, pour nous rassurer. Il restait là, tout pensif, tenant l'enveloppe dans sa main droite, comme s'il avait voulu en mesurer le poids et l'importance. Il s'est dirigé vers le laboratoire, mais

en montant les escaliers il s'est ravisé, il est redescendu et l'a posée sur la petite table du salon. « J'aimerais que tu la lises, toi », m'a-t-il priée. « Je dois surveiller une réaction dans mes éprouvettes, et transcrire le résultat sur mes fiches. Je reviens tout de suite. » Mais il n'est revenu que trois ou quatre heures après. Tu connais son habitude, de contempler sans arrêt ses cellules au microscope, de les stimuler avec des excitants, de les bombarder de neutrons et de toutes sortes de rayons, pendant des journées et des semaines. J'ai ouvert tout de suite ton enveloppe, mais je n'ai pas eu la force de lire la lettre et je l'ai posée sur son bureau, à côté du programme de recherche de la colonie de cobayes. Je ne sais pas s'il l'a lue, ce soir-là, mais le matin, avant de partir pour l'Institut, il m'a priée encore une fois de la lire et de te répondre. J'ai à peine parcouru les premières lignes que j'ai couru à la fenêtre, comme si je voulais lui éviter un danger inéluctable. Je l'ai poursuivi du regard pendant un moment. Il se dirigeait sans conviction vers sa colonie de cobayes. J'ai eu peur pour lui, qu'il ne soit malade, contaminé par quelque microbe ou virus de ses cobayes. Bientôt il est revenu vers la maison, pour prendre sa voiture au garage. Au petit portail qui sépare les deux cours, il s'est arrêté pendant un moment, hésitant, ne sachant que

faire, continuer son chemin ou retourner. Il a saisi les vieilles lattes dans ses mains, et pendant qu'il restait là il les tapait doucement du bout de sa chaussure, comme s'il voulait en mesurer la résistance. En voyant son hésitation, je me suis dit que ton père n'a jamais été assez heureux, et mon âme s'est troublée à l'apparition d'un souvenir meurtrier. Un battement d'ailes du passé mettait mon visage en feu, lorsque Val a monté au volant de la voiture et a démarré en direction de l'Institut, en me laissant clouée là, essayant de saisir l'essence de son âme, à travers la poussière et la fumée du moteur, laissé par le tuyau d'échappement. Et je me suis demandé, comme tant d'autres fois, si j'étais coupable de m'être laissé porter par la passion, d'être tombée amoureuse de lui et si je ne lui avais pas nui en ayant lutté désespérément pour l'attirer à moi, et pour ne plus jamais le perdre...

Il y a tant de choses à dire, Paula. Je ne sais pas comment t'expliquer. L'homme est soumis pendant sa vie à toute sorte d'épreuves. Parfois j'ai du mal à regarder en arrière et je frissonne en me rappelant le moment où les médecins m'ont confirmé que je ne pourrais pas accoucher, que je ne pourrais jamais avoir un enfant à moi. J'ai

toujours préservé un vague espoir, que je finirais par tomber enceinte un jour, et donner la vie à un enfant. Je me disais toujours qu'il fallait espérer. Essaie de comprendre ce qui se passe dans l'âme d'une femme encore jeune qui apprend qu'elle ne pourra jamais avoir un enfant, qu'elle restera stérile pour le reste de ses jours. Car une femme est vraiment épanouie lorsque dans ses entrailles une vie nouvelle se forme, et qu'elle va donner naissance à un enfant. J'ai vécu un instant semblable, où j'ai cru que la vie perdrait pour moi tout son sens. Avec quel effroi je regarde encore maintenant ce temps mort, une immensité de la peur du néant, car tout être a été laissé par Dieu sur terre pour avoir une postérité, non pas pour disparaître à jamais. C'est seulement ainsi que nous vivons vraiment. Sans enfants, la vie est insupportable, surtout au crépuscule de la vie, tandis que ceux qui ont des enfants sont heureux sans le savoir, et sans s'en apercevoir, en vivant à travers eux, en renaissant encore et encore. Sans doute, ces gens-là, arrivant au bout de leur vie, acceptent plus facilement la mort, tandis que ceux qui n'ont pas d'enfants croiront disparaître pour toujours, laissant derrière eux un désert sans fin. C'est ce que je pensais à l'époque, après l'accident de voiture d'Autriche,

lorsque les médecins ont été tous d'accord que je ne pourrais plus jamais avoir des enfants.

Quoi qu'il en soit, les humains doivent apprécier la vie, se réjouir d'être nés sur cette terre, essayer d'être heureux par ce qu'ils font, goûter tous les beaux moments de leur vie, et il y a tellement de beaux moments pour l'homme qu'il ne sait pas toujours les apprécier, ou ne les apprécie pas assez, il ne sait pas s'en réjouir comme d'un don. « C'est une joie de voir l'herbe jaillir parmi les pierres du parvis », me disais-tu une fois, mais aussi « lorsqu'une feuille morte tombe d'un arbre, dans un vol léger rempli d'étonnement ».

Tu avais condamné la crainte que j'avais pour mon enfant en été. Je voulais donner un fils à Val, et j'avais peur avant de lui donner naissance, de toutes sortes de dangers inimaginables. Cela n'a été qu'un désir, Paula. J'ai mis deux mois avant de comprendre que mes entrailles étaient sans vie depuis plus longtemps. J'aimais trop Val pour ne pas espérer, mais cette illusion ne m'a apporté que du malheur.

Il est difficile de comprendre les autres. Je le sais mieux que n'importe qui, mais je l'ai appris trop tard, au moment où je ne pouvais plus corriger

mon erreur. Maintenant je sais qu'il n'y a pas d'erreurs irréparables. Il peut arriver pourtant de ne pas pouvoir venir en aide à ton âme par le biais du repentir. C'est ce qui s'est passé lorsque tu es arrivée, tel un miracle divin, dans notre maison. Tu as rempli nos âmes de lumière et de bonheur.

Après cet accident fatidique d'Autriche, et cette nouvelle désastreuse, Val et moi-même avons dédié nos vies à nos carrières universitaires. Nous étions contents de ce que nous faisons là-bas. Val travaillait à une nouvelle ligne de recherche et bientôt il est devenu le chef de la section, et moi, j'étais enchantée de pouvoir diriger des séminaires de philosophie du droit et de la culture. Le reste du temps, à la maison, je le consacrais à la préparation des cours et des débats du lendemain. Chaque fois que nous revenions à la maison, nous sentions que quelque chose nous manquait. Nous étions tous les deux convaincus de ressentir la mort dramatique des parents de Val, le fait que maman Carly ne nous attendait plus comme avant avec le repas, qu'en fin de semaine nous ne nous réunissions plus tous les quatre dans le petit salon pour jouer au rummy, et écouter les discours interminables de Condo sur les vertus de sa génération d'entre les deux guerres mondiales. Il était désespéré que les jeunes de la

nouvelle génération n'aient plus, ou aient renoncé, à leurs aspirations et à leurs idéaux.

Il y avait aussi autre chose : c'était la terreur de la solitude, le fait que je ne pouvais pas avoir d'enfants. Val souffrait encore plus que moi-même. Je découvrais sa souffrance dans ses rares moments de tendresse. A ces moments-là il me semblait qu'il était envahi par un murmure d'angoisse, par une perpétuelle tristesse, qu'il était hanté de regrets. Je ne pouvais plus continuer ainsi, et peu de temps après nous avons décidé que, si nous ne pouvions pas avoir un enfant à nous, nous allions en adopter un à l'orphelinat de la ville. Je ne savais pas, à ce moment-là, je l'ai appris seulement plus tard, que ton père était déjà allé là-bas et s'était intéressé aux possibilités de procéder à une adoption. Son désir était d'adopter une petite fille. J'ai été d'accord pour l'accompagner en fin de semaine à l'orphelinat, et, après avoir vu les enfants là-bas, j'ai constaté que j'étais devenu moins égoïste et que j'avais accepté la proposition de Val de prendre chez nous, pendant le week-end, un enfant ou deux, et de nous en occuper pendant deux jours. Depuis, nos visites à l'Orphelinat se sont multipliées; il a sollicité ses collègues pour faire des donations et

autres gestes de charité, il semblait avoir trouvé une véritable deuxième vocation. Ce n'est que plus tard qu'il m'est venu à l'esprit que Val y cherchait sa propre fille, et cette possibilité m'a fait frissonner, mais plus tard j'ai fini par l'accepter, malgré l'in vraisemblance de cette éventualité. Je lui ai donc laissé libre choix, comme une rivière qui arrive, infatigable, des neiges montagneuses, sans que personne puisse penser pouvoir endiguer sa course.

Certes, nous allions choisir ensemble quel enfant adopter, et je l'ai accompagné à l'Orphelinat pour la décision, mais nous avons constaté que nous ne pouvions pas le faire, que nous manquions de volonté et de courage, jusqu'au jour où nous sommes allés à l'Orphelinat apporter des cadeaux pour la fête des enfants, lorsque parmi tous les petits là-bas tu es apparue, tel un petit orage, les mains tendues vers lui, criant : « Papa! Papa! Papa! ». Tu t'es blottie dans ses bras, et je ne savais plus quoi faire d'étonnement. Mon cœur s'est serré de la même émotion étrange, car il avait retrouvé sa fille abandonnée dans l'Express 31 par ma cousine Salvia. Seulement, il n'y avait aucune preuve de cela, et j'ai continué à espérer que ce n'était pas vrai. Je t'ai déshabillée pour te mettre la nouvelle blouse, qu'il

venait d'acheter, et j'ai vu sur ton épaule droite le petit trèfle rouge, de la grandeur d'un grain de poivre. Lorsque tu as eu tes dix ans, je n'avais plus aucun doute que tu étais la fille de Salvia. Et mon amour pour toi en fut encore plus grand. Je ne comprends pas, jusqu'à ce jour, pourquoi je n'ai jamais discuté avec Val cette possibilité, bien qu'un jour j'aie eu l'occasion de le faire. Nous allions tous les trois, en été, au bassin du Complexe Sportif pour nager, plonger, nous amuser. C'était notre façon de passer l'été à ce moment-là. Ton père était enchanté par tes progrès et, après un saut de « vraie championne », il t'a prise dans ses bras et il a embrassé, longuement, trop longuement, ton petit trèfle, comme il l'avait fait jadis lorsque nous étions allés à la piscine avec Salvia. J'ai étouffé mes mots, en espérant qu'il ne le sache pas...

Un mois et demi plus tard, lorsque toutes les formalités ont été accomplies, nous t'avons amenée à la maison. Ton père m'a semblé, à ce moment-là, l'homme le plus heureux du monde et j'ai commencé à l'aimer avec encore plus d'ardeur. J'étais sa femme et ta vraie maman, c'est que j'aimais croire, même si parfois une voix me disait que je ne pouvais pas me substituer à ta mère, et que nous étions tous les trois

les victimes d'une terrible erreur de jeunesse. J'étais heureuse que Val t'aime tellement, et je pouvais comprendre votre relation privilégiée. J'ai compris à ce moment-là que tu étais le meilleur don que Dieu nous ait fait, et que si parfois j'avais des moments de faiblesse ou de doute, et je me cachais pour pleurer dans ma chambre, cela ne pouvait aucunement changer notre vie.

Val avait de plus en plus de travail. Il devait s'occuper, en plus du programme de recherche de l'Institut, de quelques groupes d'étudiants en médecine, il avait même créé son propre laboratoire et sa colonie de cobayes à la maison. Il était de plus en plus fatigué, surmené et agité, surtout depuis qu'il était entré dans une dispute assez délicate avec le nouveau directeur de l'Institut, un prof médiocre promu sur des critères politiques, qui avait réussi à obtenir l'accord du Parti pour lui interdire de faire ses propres recherches en parallèle, en lui demandant de détruire sa base scientifique privée. A partir de ce moment-là il a commencé à être envahi par le silence.

Un jour, je suis monté dans le laboratoire devenu clandestin pour lui apporter un café. J'étais juste derrière lui, il était peut-être conscient que j'étais

là, lorsque je l'ai entendu parler avec ses cellules : « Maintenant cela n'a plus aucune importance. Nous ne pouvons remonter le temps. Nous devons porter notre croix jusqu'au bout... ». De peur, j'ai reculé d'un pas. Il a mis une nouvelle lamelle à son microscope, et, l'ayant regardée avec détachement, il a dit : « Bon. Aujourd'hui j'ai échoué. Demain je vais recommencer. » A cet instant-là j'ai compris qu'il savait que j'étais là. Je l'ai entendu dire : « Cella, tu es là? Je t'en prie, mets ce café sur l'étagère. » Je me suis à peine retenue de ne pas éclater en lui disant : « Assez, Val! Il faut maintenant oublier le passé et vivre pour l'avenir! » D'ailleurs, c'est ce qu'il faisait, et mes paroles auraient été superflues.

Il n'est pas du tout facile de se débattre parmi des images qui auraient pu être autres. Je l'ai compris en regardant les mains de Val qui cherchaient la tasse de café. Et à ce moment-là je me suis rappelé les gestes des bons chrétiens qui confient leurs péchés à Dieu, sous l'épitrachile de quelque père confesseur, et ces péchés leurs sont lavés, si l'homme se repent, s'il prie et accomplit ses canons, mais surtout s'il reçoit la sainte communion. Seulement, je pense que Val n'est pas, je ne pense pas qu'il puisse devenir un chrétien

pratiquant, qui puisse regretter son passé sous l'épitrachile d'un père confesseur, lui-même pécheur, et qu'il puisse se dire ensuite « Mes péchés ont été pardonnés, je peux recommencer, et commettre d'autres péchés ». Il est un autre genre d'homme, et je pense que tu t'en es aperçue toi-même. C'est ainsi que juge moi-même, lorsque je pense à la rivalité qu'il y avait entre moi et Salvia, que cette rivalité a été injuste. Il se pourrait, en effet, que je me sois laissé emporter par la furie de ces jeunes filles en dernière année de fac, qui font des projets de mariage, sans vraiment aimer leur partenaire, lui-même dérouté par l'avenir sombre, et elles se marient, séduites par une impulsion qui a souvent des effets dévastateurs.

Le temps est passé. Les temps sont devenus de plus en plus sombres et défavorables aux recherches scientifiques. Toutes les universités et les instituts étaient subordonnés au Parti. Les chercheurs Mihu et Cornea de la section de bio-cellulaire venaient d'être arrêtés pour avoir fait publier, sans l'accord de leur directeur, des articles à l'étranger, et Val avait commis l'imprudence de prendre leur défense. Une semaine plus tard il a été lui-même expulsé de l'Université et de l'Institut, et son

laboratoire privé a été détruit. « Il faut s'attendre au pire », m'a-t-il dit. « Ces salauds sont capables de nous chasser de notre maison, et à notre place faire venir un apparatchik ». C'est ce qui s'est passé, seulement en juillet le président pro-soviétique est mort, et le nouveau président, peut-être aussi pro-soviétique et pro-communiste que le premier, voulait donner l'impression aux savants et aux chercheurs d'un changement d'attitude. Ton père a pu reprendre son poste à l'Université et il est devenu le chef de la section de recherche en biologie cellulaire de l'Institut. En même temps, on l'a autorisé à rouvrir son laboratoire et sa colonie de cobayes privés.

Pendant un moment, les choses ont eu l'air de s'améliorer. Tu te souviens combien nous avons été heureuses toutes les deux au moment de son entrée à l'Académie?

Nous allions ensemble, en fin de semaine, à l'étang de Segagea pour nous détendre. Il n'y avait qu'une centaine de kilomètres jusque là. C'était merveilleux de rester deux ou trois jours parmi les rochers baignés de soleil. Val escaladait chaque fois ce rocher du milieu de la vallée, pour nous faire de là-bas son étrange discours : « *Si dans des broussailles sauvages un arbre d'une essence*

*rare apparaît, personne ne dira que là-bas il y a tout un verger d'arbres d'essence rare, mais qu'il y a un arbre étouffé par des épines et des arbustes sans fruit, dont l'alliance vigoureuse finira par tuer l'arbre d'essence rare* ». C'est ce qui est arrivé quelques années de suite, jusqu'à ce que le garde forestier Iordache arrive, qui a conseillé à ton père de changer de discours, parce que là-bas il y avait de bonnes et de mauvaises gueules, que les gens ne comprennent pas et qu'ils radotent...

Je n'ai pas réussi à finir la lettre hier, en revanche aujourd'hui j'ai tout le temps pour continuer, comme je suis obligée de rester chez moi pour mon traitement. Val est aussi à la maison, je le regarde depuis l'entrée, couper les roses, et j'essaie de m'imaginer que sa vie ressemble à une allée de parc, plus ou moins entretenue, dans laquelle les gens passent. Je le lui ai dit hier, mais il ne m'a pas répondu, depuis un moment il est devenu encore plus taciturne, au point que parfois il semble avoir oublié de parler, qu'il ne sait plus rien faire sinon couper ses roses et se taire.

Les choses se sont passées exactement comme je me l'étais imaginé. Hier soir, lorsqu'il est rentré de l'Institut, il s'est arrêté comme d'habitude devant

le petit portail, en tapotant les lattes du bout de sa chaussure, pour voir si elles résistaient encore. En s'étant assuré que tout va bien, il a levé ses regards vers l'étage supérieur de la maison, vers la fenêtre ou nous sortions, nous deux, pour le voir revenir du travail, quand tu courais à sa rencontre, pour sauter dans ses bras. J'aime énormément m'évoquer cette image, où vous vous embrassez avec effusion. Je l'apercevais à peine parmi les stores baissés. Il ne savait pas où aller, vers la maison ou vers sa colonie de cobayes de l'autre bâtiment. Après un moment d'hésitation, il s'est décidé pour la colonie, mais il n'y est pas resté longtemps, parce que suite à ses expériences la colonie est de moins en moins peuplée et il est rentré dans la maison. Il s'attardait dans l'entrée, et j'ai senti le besoin de lui crier : « Val, c'est toi? Qu'est-ce que tu fais là!?! » Je me suis levée pour l'accueillir, mais comme il m'a entendue venir, il est tout de suite entré, comme s'il savait que j'étais inquiète. J'ai pris ses mains dans les miennes, et, le regardant dans ses yeux, je lui ai demandé tout à coup : « Val, est-ce que tu as vraiment aimé Salvia » Il était comme moi surpris par cette question stupide, et comme je n'avais pas trouvé convenable de m'excuser, je l'ai attiré vers le sofa et je lui ai demandé ce qu'il y avait de neuf à

l'Institut. « J'ai écrit à Paula. Veux-tu lire ma lettre? », lui ai-je demandé. « C'est toi qui sais mieux, Cella. Je suis si affligé de savoir qu'elle souffre ».

Je ne suis pas convaincue de « mieux savoir », de tout savoir comme c'est arrivé et s'il fallait que je le sache. Je pense que c'est beaucoup mieux pour ceux qui savent peu de choses et qui ne souhaitent pas en savoir davantage. Mais j'ai acquiescé, et il est remonté dans son laboratoire. J'aurais voulu lui demander, comme si j'avais oublié lequel d'entre nous deux avait eu l'initiative de nous marier, comme si cela avait une quelconque importance.

Il y a tant d'énigmes que je ne peux éclaircir, et je n'ai personne pour lui demander de me les éclaircir. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Cella

## Lettre de Salvia à Val

Monsieur,

Je sais, il est assez difficile de recevoir une lettre de quelqu'un qui n'existe pas. Non, tu peux être content, ce n'est pas une lettre de l'au-delà, mais jusqu'ici, bien que vingt ans se soient écoulés, il m'a semblé inutile et absurde de retourner aux souvenirs, parce que de toute façon cela ne nous aurait servi à rien. Et puis, il me semblait avoir commis une impiété en t'écrivant pour dissiper ton doute, et te montrer que je ne suis pas morte, si quelque chose peut te rappeler que dans ta jeunesse tu m'as provoquée à une aventure dans les montagnes. Alors, les paroles ont porté fruit, se sont transformées par la force de la pensée en réalité et notre fille Paula est née. Seulement, par je ne sais pas pour quelles raisons que tu avais en tête, toi, le grand Condo, et ta maman Carly, il a été décidé que cette réalité ne devait pas exister, déchirant ainsi le destin...

Je n'ai pas pu en croire mes oreilles lorsque, aujourd'hui vers dix heures, après être sortie de la prière dans la chapelle, j'ai entendu ma voix solliciter

au gérant de l'Asile quelques feuilles de papier et un stylo, fermement décidée à ne plus tarder à t'écrire, comme si avec les mots que j'allais coucher sur le papier tout notre passé pouvait être ranimé, tous les conflits pouvaient être apaisés, y compris ceux de mon âme, dont j'ai refusé de parler jusqu'ici. Et tout à coup j'ai été saisie d'un sentiment de soulagement, non, certes que j'allais finir par oublier tout ce qui avait été, mais que, en prononçant les paroles, elles allaient éclairer une partie de la vérité, que je n'ai jamais été sûre de connaître. Cela ne veut pas dire que j'exige de toi une réponse à ma lettre, ni que tu m'expliques combien tu as aimé ma cousine Cella, et à son tour combien elle aime sa chère Paula.

Mais peut-être que pendant que je mettrai les choses au clair pour moi-même, en t'écrivant sur ce que je pense qu'il s'est passé à cette époque-là, je vais en même temps dissiper tes doutes concernant le fait que nous sommes tous les deux les parents de Paula. En étant sûr de cette réalité, nous pourrons aller plus loin. Le souvenir deviendra clair, comme le ciel à la suite de l'orage d'été qui nous a surpris à l'époque dans les montagnes, lorsque, afin de dissiper ma peur, tu m'as saisie dans tes bras forts et protecteurs.

J'ai prié mon infirmière de me conduire dans le kiosque du parc, où de temps en temps les malades se rassemblent pour jouer aux échecs ou au domino. J'aime venir ici, sur l'allée d'entre les platanes, sur laquelle si on s'avance on aperçoit les montagnes baignées par le soleil. Mes regards traversent les murs hauts de l'Asile, au-dessus desquels quelqu'un a eu l'idée insolite d'étendre deux rangées de barbelés. Et, en regardant depuis mon fauteuil roulant, je voudrais avoir des ailes pour pouvoir m'envoler là-bas, sur le petit sentier entre les frênes, entre les rochers encore humides de pluie.

A cette époque de mes études, j'avais commis l'erreur de tomber amoureuse de « l'homme de ma vie ». J'allais tous les jours à la Bibliothèque de l'Université, où je pouvais trouver une bibliographie riche, même sur les rayons libres, et dans le silence qui y régnait j'étudiais pendant quatre ou cinq heures avec de petites pauses, jusqu'à ce que, un jour, tu apparaises à la table devant moi, avec ta présence athlétique et élégante. Pendant que j'étais tombée par hasard sur le 208, tu étais un fidèle du 213, je m'en suis persuadée plus tard. Les jours suivants, je me suis empressée d'arriver à la Bibliothèque plus tôt, pour ne pas me faire piquer la place devant

toi par quelqu'un d'autre. Tu n'a pas mis longtemps pour comprendre que tu étais regardé, que je venais là pour te voir et te connaître, et le petit mot de rigueur est arrivé, jeté par-dessus le petit paravent, dans de telles occasions, la méthode la plus habituelle pour les étudiants qui venaient à la Bibliothèque de l'Université pour se connaître et se donner rendez-vous. « Tu as des yeux bleus. Tu es belle avec ta coiffure à la japonaise et avec ton grain de beauté sur le menton. Ce soir, ce sera la pleine lune. Pendant un moment elle s'attardera au sommet des pins. Veux-tu qu'on se retrouve à côté du lac, sous le magnolia en fleurs? » J'étais étouffée d'émotion. Je lisais émerveillée le petit mot et je n'osais pas lever les yeux et te regarder. Lorsque je l'ai fait, tu n'étais plus là. Pendant un temps, j'ai cru rêver, mais le mot que tu 'avais remis était devant moi, et les lettres écrites à l'encre bleue me semblaient vêtues d'une aura étincelante. Je ne me savais pas si vulnérable, jamais je ne m'étais sentie si vulnérable devant quelqu'un, et je craignais que tu ne reviennes dans la salle et que tu ne me surprennes dans mon trouble. C'était une étrange poussée d'émotivité non contrôlée. Je savais certainement que c'était cela, et j'ai commencé à me ressaisir, j'ai remis les livres sur les rayons d'ou

je les avais pris, et je suis sortie en pensant aller dans le Campus, où je partageais une chambre avec ma cousine Cella. Tu te doutais, probablement, que j'allais sortir bientôt, parce que tu étais dans le hall de l'entrée dans un groupe bruyant de collègues. Lorsque tu m'as vue sortir, tu les as laissés là et tu es venu vers moi de la façon la plus naturelle, me tendant une invitation au match de tennis de la finale du Championnat Universitaire, où tu étais tête d'affiche.

– Alors, le champion, que reste-t-il de cette rencontre sous le magnolia en fleur et le clair de lune, qui s'attardera au sommet des pins du parc? t'ai-je demandé, ne sachant pas comment j'avais trouvé tout à coup tout ce courage et cette agressivité ironique.

– C'est toi le chamois de la géodésie, qui organises des excursions dans les montagnes? Sincèrement, je serais ravi de te connaître, te rencontrer, sinon aujourd'hui, alors une autre fois. Mais j'aimerais que tu viennes à tout prix à mon match de tennis avec Vassiliad. Ce grec se croit né de l'écume de la Mer Egée. J'aimerais beaucoup le battre, le faire s'agenouiller dans l'arène...

– Est-ce que cela te gêne si j'amène un autre chamois? Une Diane de Rhodes?...

Je pensais à Cella. Elle avait fait pendant son lycée, à Sibiu, du sport de compétition. A ce moment-là elle n'était pas un « chamois ». Elle l'est devenue après que je vous ai fait faire connaissance.

Au foyer, j'ai trouvé Cella en train d'étudier. Elle était particulièrement tenace, et je l'enviais de pouvoir étudier n'importe où, sans être perturbée par le bruit de là-bas, les conversations avec les gars du foyer d'en face. J'ai eu l'intuition que je ne devais pas lui dire que j'avais fait la connaissance de Val Condurache et que nous étions invitées au match de tennis. Ma folie s'était un peu apaisée, et pourtant le lendemain j'étais toujours à la porte de la Bibliothèque, où j'ai demandé ma place, le 208 à laquelle j'étais attachée par un miraculeux sentiment d'amour. Je voulais bien sûr te voir, te rencontrer à nouveau, mais tu n'as plus fait ton apparition. Tu étais probablement aux entraînements, pour préparer le match avec Vassiliad. Le soir non plus, je n'ai pas parlé à Cella de ton invitation, seulement le lendemain, une heure avant le début du match. Dès qu'elle a entendu ton nom, elle a réagi avec indignation :

– Tu as fait la connaissance de ce salaud? Mais qu'est-ce qui te prend de t'attacher à lui? Tu ne

sais pas que c'est un fils à papa, un aventurier, un Casanova?...

– Tu es une égoïste, Cella. Je satisfais tous tes caprices, et tu m'offenses sans aucune retenue.

– Mais c'est un séducteur irrécupérable, celui-là! a-t-elle crié. Tu ferais mieux de rester ici et d'étudier! Dans une semaine la session d'examens commence!

J'ai éclaté en sanglots et je lui ai crié :

– Tu es un affreux rat de bibliothèque, et rien d'autre! Tu n'as qu'à ne pas venir, j'irai toute seule.

Après une heure de silence, Cella a été la première à proposer d'apaiser le conflit, en se décidant de m'accompagner au match, mais à condition de revenir au foyer au plus vite.

Le match était déjà commencé lorsque nous sommes arrivées dans l'arène. Nous avons eu du mal à retrouver nos places, parce que chacun d'entre vous aviez mobilisé vos supporters fidèles, et les tribunes étaient dans un vrai duel. Les supporters de Vassiliad semblaient plus nombreux, chacune des réussites du favori était accompagnée de cris de « Ollé! ». De ton côté étaient les étudiants de médecine et de pharmacie, une petite partie de ceux de chimie et de mathématiques, de l'autre, Vassiliad était soutenu par les étudiants en droit,

philosophie et polytechnique. Jusqu'au quatrième set, vous avez été à l'égalité, faisant chacun valoir votre service, mais au cinquième set, avec une double faute de ta part, Vassiliad a gagné le break, sous un orage d'applaudissements de la part de ses supporters. Pendant la minute de pause tu as gardé ton calme. Je savais que, sous la serviette qui couvrait ton visage, tu mobilisais tes énergies et que tu allais réussir à contrôler tes mouvements, et que tu allais finir par vaincre Vassiliad par ta lucidité. J'étais très émue et j'étais énervée que Cella ait applaudi plusieurs fois Vassiliad. Tout d'un coup, j'ai entendu sa voix se joindre à tes fans. Après quelques petites hésitations, tu as commencé à toucher la balle avec de plus en plus de précision, en alternant les balles fortes, frappées avec puissance, avec les balles molles, aux amortis efficaces, déroutant ainsi ton adversaire et rétablissant l'égalité. A partir de ce moment-là, tu as contrôlé le match jusqu'au bout, ne laissant à Vassiliad aucune chance, voire, à plusieurs reprises, j'ai eu l'impression que tu voulais l'humilier, renvoyant la balle le dos tourné. Pendant un temps, Cella est restée dans l'expectative, elle a applaudi à quelques balles exceptionnelles de ta part, mais en voyant ton agressivité, elle est passée du côté de Vassiliad. A la fin du match elle n'a pas pu se retenir et elle m'a

jeté, pleine de rancune, une formidable charge d'invectives :

– Que vois-tu de noble et de sublime chez ce type agressif, qui frappe furieusement une balle de tennis? Je ne comprends plus rien, comment as-tu été saisie de passion pour ce mec! Allez, dis-moi, est-ce que tu céderais aux caresses de cet individu à la physionomie masochiste et à l'allure de violeur?

Je ne sais plus ce qu'elle a dit encore. Elle n'arrêtait pas de parler, à ma gauche. Elle savait que tu étais le fils à papa du renommé Condo, de la Médicale deux, le médecin préféré du Président. J'ai appris plus tard que Cella t'avait rencontré à plusieurs fêtes d'étudiants, et je ne comprenais pas pour quelles raisons elle pouvait te détester à ce point. Ou bien voulait-elle m'épargner une possible folie?... Je m'étais proposé de ne plus l'écouter. Je l'ai prise par le bras et nous avons descendu les marches de la tribune parmi les derniers spectateurs. Nous voulions nous attarder dans l'arène pour nous rencontrer, ou bien tout simplement je voulais tester ta sincérité. Tu n'as pas tardé d'apparaître. Tu avais encore les cheveux mouillés, tu venais de prendre ta douche et tu n'avais plus attendu qu'ils sèchent dans la cabine. A une certaine distance déjà, tu m'as

fait signe, et puis, lorsque les journalistes se sont précipités pour t'interviewer, tu m'as crié avec une familiarité incompréhensible, comme si on se connaissait depuis longtemps :

– Attends-moi quelques instants, Salvia. J'arrive. J'ai retenu une table à la Terrasse de l'île.

J'aimais l'idée qu'on aille se retirer là-bas, parmi les vieux arbres. J'ai regardé Cella, qui m'a regardé sans comprendre. Elle avait les yeux d'une chatte aux aguets. Elle a cessé de dire du mal de toi et j'étais sûre qu'elle allait être d'accord pour nous accompagner.

La soirée a été superbe. En effet, une grande lune a fait son apparition, et le magnolia était en fleurs. Grand Dieu, comment le savais-tu? Un groupe de saxons ou de souabes de Timișoara ou de Brașov chantait, et Cella, qui venait de Sibiu, qui avait vécu à la montagne, était un peu survoltée et, un peu grisée par la liqueur de bananes, elle t'a proposé de danser. Tu as accepté de danser une danse avec chacune d'entre nous. Et pendant que vous vous avanciez sur l'estrade, au rythme d'un tango italien, je l'ai vue te regarder de ses yeux noirs, s'approcher de toi, se coller à ton corps, dont je devinais la chaleur. Ensuite, entre deux pauses, pendant qu'elle grignotait les cacahuètes un peu trop

grillées, elle t'a demandé si c'était vrai que tu avais obtenu une bourse d'études aux Etats-Unis.

Comment diantre le savait-elle? Elle m'a aussi appris que l'une des filles qui étudiaient le droit, une collègue à elle, te faisait la cour depuis longtemps, qu'elle avait essayé de te mettre le grappin dessus, mais elle avait échoué, croyait-elle, justement pour cette raison, et que tout de suite après les examens de fin d'études tu quittais le pays pour faire ton doctorat aux Etats-Unis.

– Le salaud! S'est exclamée Cella pendant que nous rentrions au foyer. Si tu peux le piéger, fais-le. N'oublie pas que c'est le fils de Condo... Ce type dépense l'argent de son père avec toute une bande d'individus, tous comme lui. Ils partent tous pendant des semaines à Sinaia ou à Poiana Braşov pour se faire des cuites. Mais quelle importance. Il finira bien par en avoir assez de ces folies...

A l'époque, Cella était l'initiatrice d'une « Cour de Moralité » formée par quelques collègues de la faculté de droit et qui faisaient des procès de moralités à des camarades et des professeurs, usant de lois et de principes de type New Age où, à côté de la morale antique platonicienne et de celle du code roman, on véhiculait les nouvelles notions de la dictature communiste, mais aussi les principes

de la morale chrétienne. Il semble que toute sa virulence venait de ce côté-là. Peut-être votre groupe était-il déjà condamné. Le « tribunal » ne pouvait mettre à exécution sa sentence que dans une époque future, celle du matriarcat, que deux de ses membres, deux juives du « tribunal », étant donné la place privilégiée qu'allait occuper la femme-mère dans le communisme.

C'était, certes, un simple jeu, mais il y a tant de projets meurtriers qui ont commencé de la sorte.

Pendant quelques jours, j'ai évité la Bibliothèque de l'Université, je voulais éclaircir d'abord mes sentiments envers toi. Lorsque j'y suis passée, quelqu'un d'autre occupait la place 213. Les jours suivants tu n'as plus fait ton apparition, et j'ai commencé à m'inquiéter, comme si tu étais une étoile filante. Je t'ai cherché à la faculté et en ville, dans les cafés, dans les rues, dans l'Ile et dans les arènes de tennis, sans pouvoir te retrouver. Vers la fin de la semaine je t'ai aperçu aux Galeries d'Art de l'Athénée dans un groupe de collègues. Tu leur as demandé de s'arrêter devant un *Champ de coquelicots*, vous vouliez peut-être acheter le tableau pour quelqu'un. Tu portais un costume vert pastel, élégant, et des lunettes solaires. Tu te comportais en leader autoritaire et estimé, avec de l'initiative. J'ai

évité tes regards, j'étais contente de t'avoir retrouvé, et que tu n'aies pas disparu dans le néant. Un jour plus tard, tu m'as cherchée au foyer pour m'inviter à un concert rock, ou quelque chose de ce genre. Evidemment, Cella nous a tout de suite collé aux semelles. Elle voulait peut-être étudier notre comportement moral pour son tribunal. J'étais un peu jalouse parce qu'elle s'accrochait à ton bras et elle avait pris l'initiative des discussions et des blagues, et tu alimentais son imagination. Après le spectacle, tu nous as accompagnées au foyer, et avant de nous séparer Cella t'a embrassé sur la joue, bien qu'elle fût toujours ouvertement contre les intimités trop rapides. Et parce que le lendemain était un dimanche, nous avons été toutes les deux d'accord pour prendre une pause et aller à trois à la piscine. Là, Cella a inventé le jeu des recherches dans l'eau, et parce qu'elle avait envie de plonger dans le bassin, elle a transformé tes épaules en tremplin. Je crevais de rage de ne pas savoir nager, comme vous, et ce complexe-là m'a fait refuser d'aller les jours suivants aux *Sept lacs*.

La session d'examens avait déjà commencé. Je venais d'avoir une mauvaise note, qui me discréditait aux yeux de Cella et des collègues, et j'ai décidé de ne plus sortir pendant tout le reste de

la session. Pourtant, avant le dernier examen, j'ai accepté d'aller avec toi au Belvédère. J'étais contente d'avoir trompé la vigilance de Cella qui ne nous accompagnait pas. Je pense qu'elle avait devant passer un examen lorsque tu es venu me chercher au foyer, ou qu'elle avait une réunion au *Tribunal des jeunes patronnes de la justice*. Nous sommes restés au Belvédère très tard dans la nuit. Nous avons bu du Cinzano, nous avons écouté de la musique, nous avons dansé et nous sommes partis en nous tenant par la main. En revenant au Campus, nous avons longé l'allée du bord du lac. La lune était à nouveau visible, et des herbes sèches et chaudes se levaient toutes sortes d'arômes. Pour quelques instants, j'ai senti près de moi ton souffle chaud et je m'étonnais que tu réussisses à être tendre et en même temps bien élevé, retenu mais persuasif. J'étais loin de deviner toutes tes réactions, et j'étais un peu inhibée par le murmure de la vie qui émanait de toi, éveillant mes sens. Tu as remis ton invitation à la dernière minute, celle d'une « évasion à deux », dans les Bucegi ou Făgăraș. Je disposais de deux jours pour me décider. Ce n'était pas si simple que ça. Je ne te connaissais pas assez, je n'étais pas préparée pour une telle escapade, pleine d'imprévus et de risques, et peut-être pour cette même raison très tentante.

En regardant les montagnes éclairées par le soleil de l'automne, je ressens le frisson de ce moment-là, lorsque le facteur est venu apporter le télégramme pour moi. Je n'avais rien dit pour l'instant à mes parents sur une possible excursion dans les montagnes, de toute façon j'aurais dû leur mentir en leur disant que j'allais monter dans les Bucegi avec un groupe, alors qu'en réalité nous allions être seul à seule. La main qui tenait le télégramme tremblait d'émotion, de bonheur et de culpabilité, parce que quelque chose me poussait discrètement à faire une folie. Mes parents ont fini par tomber d'accord sur le fait que j'étais majeure, avais de bons résultats en fac, et que le moment était venu pour moi de prendre mes décisions toute seule. En fin de compte je méritais bien une récompense avant d'occuper mon poste à l'Institut de Géodésie.

Nous avons fixé notre quartier général à la Pierre Brûlée, d'où nous pouvions rayonner d'un versant à l'autre de la montagne, au début sur des trajets plus courts, pour que je puisse m'habituer à l'effort, bien que je sois originaire de la montagne, je n'étais pas habituée à grimper les rochers comme certains de mes camarades de lycée, en considérant leurs ascensions inutiles et dangereuses.

Le premier jour nous sommes partis vers la Pierre Brûlée, sacs au dos, sur le petit sentier entre les genévriers, un beau matin avec un ciel d'un bleu éclatant. Tu marchais à quelques pas devant moi, dans la lumière du soleil brillant. J'avais l'impression de traverser un corridor du bonheur. A plusieurs reprises, j'ai quitté le petit sentier, nous marchions côte à côte dans les herbes de la montagne, parmi les pierres et les rochers blancs ou gris sur lesquels avaient poussé de la mousse et des lichens. Dans notre marche lente, c'est là que nous avons eu pour la première fois de la vie le sentiment que le temps s'était arrêté. Pour l'instant, je cachais mon extase, mon état de béatitude qui m'avait saisie sous le ciel haut, qui me semblait plus proche que jamais. Nous nous trouvions bien en pleine montagne, tout autour de nous, on ne voyait à l'horizon que des sommets et des crêtes dentelés. Nous promenions nos regards sans arrêt, surtout pendant les brèves pauses, afin de les remplir à nouveau d'un autre émerveillement. Ce que tu souhaitais, c'était de rester là, de nous trouver là dans la lumière du plateau, au moment où le soleil s'approchait du zénith, et d'être les témoins de cette plénitude. C'est ce qui s'est passé, parce que dès que le disque du soleil a dépassé le zénith, le jour a baissé rapidement vers le soir, vers un bout de

chemin, où sous le ciel étoilé nous attendait le murmure d'une source et le susurrement d'une petite rivière à proximité de la cabane. Des brises à peine sensibles apportaient le murmure vague de la forêt. Tu y as trouvé l'âtre sur lequel d'autres avant nous avaient dû allumer un feu. A la lumière des flammes, nos visages avaient l'air plus familiers, plus mystérieux aussi, les paroles ici devaient être dites à voix basse, pour ne pas briser le charme qui nous avait saisis. Nous ne pouvions pas comprendre : la lune est apparue à nouveau, encore plus brillante, plus pleine, plus fabuleuse qu'autrefois, et tu as pris ma main en cherchant ma bague d'or, parce que nous étions sous le signe de l'abondance, et la bague faisait partie des objets rituels...

Nous sommes restés là, au coin du feu, comme dans un rêve, en écoutant ensemble le murmure de l'univers. Très tard seulement, je me suis rendue compte que je m'étais laissée emporter par le charme et que ce susurrement qui envahissait mon être émanait de ton corps fébrile, vibrant de désir, et qu'avec tes caresses, je plongeais dans un abîme miraculeux, éblouie par le charme de la nuit.

Toute la semaine, nous avons traversé la montagne, en oscillant d'un versant à l'autre, pour grimper sur quelque sommet, regarder les lointains.

Je les regarde encore, à travers le miroir de l'âme et du souvenir, comblée par le charme de l'époque, parfois me surprenant en train de sourire d'émerveillement, parce que j'avais connu l'éternité. Et, m'avançant sur l'allée des châtaigniers, il arrive souvent que les châtaignes mûres tombent des branches, de plus en plus souvent, heurtant le parvis avec un bruit bizarre, semblable à celui de la pluie. La plupart des fruits sortent de leur coque et se répandent sur l'asphalte dur, dans une abondance miraculeuse, à la recherche du sol dans lequel elles pourraient germer. C'est un torrent de fruits brillants, dont on peut sentir, si on les prend dans les mains, le poli nacré et la fraîcheur. Mais nous, nous traversons cette pluie et la rivière de châtaignes vers l'autre bout du parc, où parfois nous tombons sur l'un des murs hauts qui entourent le château médiéval, maintenant Asile hôpital pour les malades incurables, au-dessus duquel quelqu'un a eu l'idée bizarre d'ajouter les deux rangées de barbelés. A ce mûr haut de pierre se sont heurtées pendant vingt ans mes souvenirs et mes désirs, quand je pensais trop fort que les gens de l'autre côté menaient leur vie en liberté. Vous êtes là, vous autres : toi, Cella et ma fille Paula, que vous venez de chasser sur une île déserte...

Le plus difficile, c'est le printemps, lorsque le monde sort de la torpeur de l'hiver sans pitié, mais si ici, à la plaine, le vert cru du printemps est plus rapide à prendre possession des champs et des collines, et dans le parc de l'Asile on entend les petits bruits des bourgeons en train d'éclore, avec leur téguments qui craquent sans cesse, la montagne s'aperçoit depuis ici enveloppée de blanc pour quelques semaines encore, lorsqu'un nouveau cycle de végétation commence, là aussi. Le jour est comblé de soleil et du bruissement des petites bestioles, et les arbres se revêtissent de fleurs et de feuilles. C'est par un tel jour ensoleillé de printemps qu'il m'arrive de m'endormir dans mon fauteuil roulant, poussé doucement par mon infirmière, et d'avoir un rêve fou, un rêve de toi qui se répète indéfiniment. Je voudrais alors être un oiseau, pour voler au-delà de ces murs hauts qui cernent l'Asile et me poser sur l'une des pierres caressées par l'eau de la Grande Vallée, sur laquelle je me suis arrêtée dans notre chemin vers les crêtes des Bucegi.

C'est en vain que j'ai essayé d'oublier, d'abandonner mes souvenirs, ils ont resurgi, on aurait dit encore plus vivants, plus douloureux.

Dès qu'une brise légère fait bouger les branches des arbres du parc, je m'imagine là-bas, dans la

forêt de frênes et d'épicéas, en montant à côté de toi vers le chalet caché, ou bien en marchant tout doucement sur le sentier en bas du Rocher Marié, que nous contournions pendant une demi-heure pour arriver, par la droite, sur le plateau, et puis plus loin, sur la Crête du Haïdouk. Pendant de tels moments, l'infirmière me dit que j'ai le visage éclairé par le soleil et par la joie, et elle n'est pas sûre si je dors et je rêve ou bien si je laisse mes pensées libres, au gré du souvenir. Aujourd'hui il s'est passé la même chose. Lorsque je suis revenue de cet état de béatitude, j'ai entendue Carmina me dire :

– Vous avez encore rêvé. Vous, Madame Salvia, vous vivez ou vous revivez votre vie en rêvant.

– Ma vie? Ai-je demandé avec étonnement, comme si je pouvais encore vivre, ou faire semblant de vivre. Non, non, j'ai essayé de me défendre, en revenant de mon extase, j'essaie de me servir du souvenir comme d'un scintillement du passé...

– J'imagine que vous vous arrêtez à quelque événement précis. A juger par l'expression de ton visage, on dirait que vous vivez un moment de bonheur...

– C'est plutôt un moment d'oubli, ai-je dit.

Il faisait maintenant frais après la pluie de l'après-midi, et Carmina s'est empressée de

recouvrir mes jambes sans vie de la couverture en poils de chameau, parce qu'elle sait qu'elles ne peuvent pas sentir le froid. Elle m'a demandé si je voulais rester dans le kiosque ou bien si je préférais qu'elle me conduise dans le salon, mais j'ai préféré qu'on reste encore un peu dans l'allée, comme si je me trouvais là pour la dernière fois.

Un jour, l'orage nous a surpris pendant que nous montions vers la crête. Ce qui se passait sur la montagne était fabuleux. Pendant qu'au-dessus de nous le ciel se couvrait de nuages pendant que calmement il s'apprêtait à pleuvoir, dans les abîmes au-dessous de nous, peut-être à plus de mille mètres plus bas, un terrible orage s'était déclenché. Les tonnerres et les éclairs jaillissaient avec une furie inimaginable, dans un spectacle incroyable, et qui pourtant n'était pas loin de nous. Bientôt, il s'est mis à pleuvoir au-dessus de nous, au début calmement, sans tonnerre ni éclair, pour qu'ensuite le vent et la pluie s'intensifient, se transforment en orage, et un déluge d'eau s'est abattu sur nous. Je craignais que l'orage d'en haut ne s'allie avec celui d'en bas et que nous y trouvions la mort, non loin des croix qui signalaient celle d'autres audacieux passionnés par les hauteurs. J'ai commencé à avoir

peur. Pendant que les tonnerres et les éclairs jaillissaient, je recouvrais, effrayée, mes yeux de mes mains, afin de me défendre. Alors, tu as pris ma tête dans tes mains, et pendant que sur nos visages coulaient les flots de pluie, tu m'as embrassée longuement sur la bouche. Tes lèvres étaient chaudes et avides, et ce baiser semblait sans fin. C'est à peine si j'ai senti tes bras puissants saisir ma taille, pendant que je glissais sur la mousse molle, où poussent une multitude de fleurs minuscules et miraculeuses. La pluie tombait à flots sur nous, et tes baisers sont devenus frénétiques. Nos corps enflammés s'unissaient sous la pluie, dans un don complet, saisis de plus en plus par un oubli savoureux. Lorsque je suis revenue à moi, j'ai constaté que nous étions nus, et tu contemplais allongé sur le dos le ciel redevenu bleu, pendant que moi, je n'arrivais pas à comprendre ce qui s'était passé. C'est seulement plus tard que j'ai craint de m'être laissé prendre par le délire et de ne plus pouvoir corriger ce faux pas. Il pleuvait à nouveau, cette fois plus tranquillement. J'ai pris mes genoux entre mes mains et je me suis mise à pleurer, sans trop savoir pourquoi.

Les jours qui ont suivi ont été d'une frénésie infinie. Je recevais ton amour comme la terre

desséchée par le soleil recevait la pluie, dans son désir de porter fruit. A chaque fois que tu me voyais abattue et inquiète, le remède était toujours le même, tes étreintes, tes baisers et nos caresses réciproques, la recherche de l'autre, et l'union de nos corps dans les mêmes impulsions et mouvement lubriques, finissant dans le même étonnement et état d'oubli, dans une joie secrète jamais avouée. C'était au-dessus de tout pour moi, de me donner telle une fleur qui ouvre larges ses pétales, pour les abeilles qui recueillent le miel et apportent sur leurs pattes le pollen d'autres fleurs, sans savoir qu'elles produisent par là la fécondation...

Paula est le fruit de notre amour de l'époque, de cette été d'amour et de rêve, quand je t'ai aimée comme une folle, le seul fait dont tu puisses vraiment être sûr, avec beaucoup plus de certitude que lorsque tu vois au microscope une cellule bombardée de neutrons, dans la tentative de découvrir quelque mystère de la vie de tes cobayes de l'Institut et de chez toi...

Maintenant je me tiens dans le kiosque du parc de l'Asile et j'essaie de me rappeler ce qui s'est passé par la suite, et je ne réussis pas toujours sans quelque difficulté. Comme les jours ensoleillés

d'automne alternent avec les jours mornes et sombres, je suis de plus en plus souvent obligée d'interrompre ma lettre, c'est pourquoi je ne sais plus si je t'ai déjà évoqué quelque événement de cette époque-là, hier ou avant-hier. Mais il faut d'abord, dès que je me mets à mettre sur papier ces souvenirs, traverser le parc avec Carmina, arriver devant la haute muraille par-dessus laquelle je regarde sans arrêt les montagnes.

Trois ou quatre semaines plus tard, j'ai accepté ta proposition de faire une excursion dans une région préalpine, afin de visiter une station horticole et viticole bien connue, où depuis longtemps l'un de tes oncles était directeur, parce que la cueillette des pommes et des raisins approchait. J'ai trouvé l'idée excellente, surtout que la station s'était formée pour la plupart sur les anciens domaines de ton grand-père du côté maternel, qui avaient été nationalisés, et ton oncle s'était servi de tous les moyens pour rester le directeur de la ferme par un sentiment de solidarité avec le lieu et les gens. Mais cet oncle était introuvable. Il avait laissé des indications pour qu'on te reçoive dans la chambre des invités, réservée aux personnages importants du Comité Central et de la Région. Le matin, peu

après le petit déjeuner, le cocher attelait les chevaux pour que nous fassions notre course à travers les vergers infinis et les hectares de vignobles, ou bien à travers les forêts de chênes et de carmes, dans des ornières abandonnées depuis longtemps, jusqu'à la Clairière Dorée, ou plus loin, dans la Vallée du Runc, vers les montagnes, ou jusqu'à l'étang, où les gens de ton oncle s'étaient arrangés pour avoir le poisson prêt à frire, le vin muscat et bien sûr la petite tzuika de corne. Ces gâteries m'enivraient et en même temps me faisaient avoir peur d'un abus, de commettre quelque sacrilège, car j'avais l'impression d'entrer avec toi dans quelque monde de l'irréel, dont tu étais devenu le maître. Et ce qui m'inquiétait le plus, c'était l'étrange comportement des ouvriers de là-bas, l'attachement pour leur « maître », et je pensais avec terreur à ce qu'aurait dit mon père, le secrétaire du parti, s'il savait que j'acceptais tous ces excès à côté de toi, dans une ferme de l'état, dont les produits étaient destinés au Comité Central et à l'exportation. Tu as essayé de me calmer en disant qu'une partie des ouvriers étaient des patients de ton père, et que seulement quelques-uns avaient travaillé pour le boyard Take Argeseanu... J'étais jalouse de voir l'attention et l'affection de ces gens se diriger

seulement vers toi, je ne comptais pas pour eux, moi. Le lendemain, nous sommes revenus à l'étang sur un petit chemin jonché de feuilles et d'herbes hautes, montant et descendant des collines boisées jusqu'aux rochers, pour contempler l'aigle.

Nous sommes arrivés au verger vers l'après-midi. A la maison qui s'y trouvait nous étions attendus par d'autres gens qui t'ont fait des révérences, et j'ai compris que ce n'était pas pour la première fois qu'ils t'accueillaient. Le plus jeune t'a tendu le panier pour cueillir des pommes, parce que la coutume voulait que les premières pommes soient cueillies par un homme du pays, qui a apporté ses offrandes. De chaque sorte, il fallait cueillir quelques pommes, que l'on mettait de côté dans le garde-manger. Après avoir cueilli les fruits, tu m'as tendu le panier presque plein, et je frissonnais en les regardant, parce que je devais devenir fille de la terre de Muscel. Après ce moment rituel qui précédait la récolte, nous sommes revenus par un autre chemin vers la Maison d'hôtes de la station. Dans le balancement du fiacre, j'ai songé à la possibilité que tu sois déjà venu ici avec une autre fille, mais que tu évitais de prendre à nouveau le même chemin, les mêmes images qui défilaient devant les yeux. Et, avant de quitter le verger, tu as

dit au cocher de s'arrêter. Tu es descendu du fiacre, tu as cueilli une pomme rouge et tu me l'as tendue, avec un sourire étrange.

Fatalement, les pensées du passé s'arrêtent à cet instant fatal et ne veulent plus aller plus loin. Je me suis demandé à ce moment-là, tenant la pomme dans ma main, ce qui m'arrivait. J'étais trop étonnée de sa couleur rouge et de son brillant. C'était trop tard. J'avais reçu d'un serpent le fruit de mon malheur.

Je t'ai appelé à la maison, mais tu ne m'as pas laissé te dire que j'étais enceinte. Tu m'as dit pourtant quelque chose, en hâte, probablement que je devais consulter un médecin...

La terre, de plus en plus souvent, tremblait sous mes pieds. Les plaques tectoniques glissaient sournoisement les unes sur les autres, ne pouvant plus supporter leur poids réciproque. J'ai essayé à nouveau. Je pense que c'est ta mère qui m'a répondu :

– Mais que lui voulez-vous, ma chère?... Mais qu'elles arrêtent de stresser mon fils, une fois pour toutes!

Cet « arrêtez » devait me dire que d'autres cherchaient et stressaient ce fils folâtre, et sûrement pas ma cousine Cella. J'étais trop troublée pour

avoir encore une attitude plus ferme. Au début du mois de novembre je devais occuper mon poste à l'Institut de Géodésie. Je trouvais très étrange que tu ne répondes pas à mon intuition, que tu sois si dépourvu du sens des responsabilités, que tu renies tes sentiments, si tu en avais jamais éprouvé. Tout comme il arrive que l'homme ressente une sensation de satiété parallèlement au plaisir qui le comble.

Je suis allée à Sibiu afin de demander le conseil de Cella. Elle pouvait me comprendre, mais avant d'avoir eu le temps de lui dire pourquoi je la cherchais, elle m'a déclarée pleine d'enthousiasme que tu l'avais demandée en mariage, et que vous alliez vous marier avant ton départ pour les Etats-Unis pour tes études. Je lui ai jeté un regard plein de haine. Je savais que je ne pourrais jamais vaincre Cella.

– Mais moi, je suis enceinte, je lui ai dit, en espérant diminuer son enthousiasme.

– C'est ton affaire. Je t'ai averti, moi, je t'ai dit de ne pas y aller, de ne pas dépasser les bornes...

La fille du peintre d'églises m'avait coupé tout espoir. En effet, à la mi-février vous vous êtes mariés, et je n'ai reçu aucune invitation. Au même moment, j'accouchais dans un monastère de la

Vallée de la Prahova. Paula avait décidé de venir au monde plus vite, pendant le septième mois, et elle avait survécu à une infection hépatique. Après deux semaines à peine, nous avons réussi à sortir du monastère, sous prétexte d'aller voir mes parents dans le Făgăraș. Je suis montée dans l'Express 31 et j'y ai abandonné Paula, avec un petit mot, celui que tu as regardé longuement à l'Orphelinat, dans lequel je demandais *que ma fille soit adoptée par un couple d'universitaires jeunes et riches*. Je suis montée ensuite dans les Bucegi, sur la montagne recouverte cette fois de neige. A la Pierre Brûlée, le garde du chalet n'était plus le même, et j'ai eu du mal à obtenir une chambre. Le lendemain je suis montée toute seule sur le Rocher du Gaillard, et je me suis laissé tomber dans le précipice, en espérant me faire surprendre par une avalanche de neige, et disparaître sans trace. Mais la neige était glacée, et il n'y a pas eu d'avalanche. J'ai dû tomber dans la neige profonde, et pendant un temps j'ai perdu connaissance. Lorsque j'ai retrouvé mes esprits, il faisait noir et je ne pouvais plus bouger, mon corps était tordu de douleurs terribles. J'ai eu peur d'être trouvée et dévorée par les bêtes sauvages, et je me suis mise à crier au secours jusqu'à l'épuisement et à l'évanouissement. Le lendemain matin, quelqu'un

a remarqué mon absence et a annoncé les secouristes de Buşteni, qui m'ont trouvée là avec les membres gelés. Les médecins n'ont pas pu sauver grand-chose, et je suis restée à passer le reste de mes jours dans un fauteuil roulant avec cette infirmité, regardant avec nostalgie par-dessus la muraille de clôture de l'Asile, vers les montagnes dont les cimes ressemblent au dos d'animaux fabuleux.

– L'amour ressemble à la mort, je me suis entendue dire, pendant que Carmina poussait le fauteuil sur l'allée jonchée de feuilles et de châtaignes mûres.

Non, pourquoi je douterais, pourquoi je n'accepterais pas la réalité telle qu'elle est...

Salvia

Il faisait nuit lorsque j'ai fini de dactylographier les lettres reçues du professeur d'Illinois et je continuais à rester les regards fixés sur la dernière page, comme si je souhaitais prolonger quelque sentiment vague. J'avais l'impression bizarre que dès que j'aurais retiré de la machine à écrire la dernière feuille, une réalité à peine vécue allait disparaître, à laquelle je m'étais tellement attaché pendant les trois semaines depuis que le facteur m'avait apporté cette enveloppe que j'ai cru au début destinée à quelqu'un d'autre. Tout à coup, la fenêtre de ma chambre a été heurtée par le vent, et j'ai entendu la pluie de châtaignes du parc du château médiéval, devenu Asile pour les malades incurables, et je vois la farandole de feuilles dorées sur l'allée pavée de petits cubes en granit. Je me suis levé alors de mon bureau et j'ai ouvert la fenêtre, pour voir si l'orage avait éclaté. Non, il n'y avait pas d'orage. Le ciel clair était parsemé d'étoiles.

Du côté du lac une brise légère s'était mise à souffler, en faisant bouger les branches des arbres du quai. J'ai tardé un peu dans le cadre de la fenêtre

ouverte, en laissant le vent de la nuit rafraîchir mon visage en flammes. En scrutant les ténèbres de la nuit, il m'a semblé voir la montagne avec les rochers rouge sang que le professeur gravissait dans sa jeunesse. Pendant un moment, j'ai cru distinguer sa voix et écouter son histoire, évoquant un certain moment de sa vie, lorsque je l'ai senti tout à coup glisser dans des abîmes semblables aux précipices qu'il avait jadis traversés sans se soucier. C'était le moment de l'apparition du désert, du désert de son âme, qu'il avait découvert, d'après ce qu'il disait, même dans une cellule de batraciens. Je regrettais le fait que la lecture de mon roman lui avait provoqué encore plus de souffrance, à côté de celle de la mort de sa femme. Au-delà de la peine, j'aime l'imaginer là-bas, dans les Bucegi, dans son costume tyrolien, marchant lentement sur le sentier jonché de feuilles, parmi les vieux frênes, en frappant du bois de sa hache le bout de sa chaussure, dans son chemin vers la source où il avait tant de fois regardé le reflet de son visage, avant de contourner le rocher gris et de continuer son chemin.

**Editura TEOGNOST**

Rue C. Brancusi 42/3

400612 Cluj-Napoca

Roumanie

[teognost@yahoo.com](mailto:teognost@yahoo.com)

[www.teognost.ro](http://www.teognost.ro)